LA VIE

DE

S^TE BERTH

4404/15

LA VIE
DE Ste. BERTHE
VIERGE ET MARTYRE,

Fondatrice de l'Abbaye Royale d'Avenay, Ordre de S. Benoist.

A laquelle sont ajoûtées les Vies de Saint Gombert son Époux, Martyr, & de Saint Tréfain, Confesseur, Patron de l'Église Paroissiale d'Avenay.

Le tout revû & corrigé, & mis en meilleure forme par ***

A REIMS;

Chez François Jeunehomme Imprimeur-Libraire ruë des deux Anges, à S. François. 1743.

AVEC APPROBATION.

AVERTISSEMENT.

L'On a crû devoir mettre en forme de Préface dans cette nouvelle édition de la Vie de Sainte Berthe, plusieurs remarques très-belles tirées de l'Histoire des Saints du très-noble Sang de France, & de la Race de nos prémiers Rois, qui ont été renfermées dans le premier Chapitre des autres éditions. Pour ne pas fatiguer les Lecteurs par une lecture trop longue, & les tenir en suspens dans l'attente des particularités qui en font le caractere & la distinction, qui est tout néanmoins ce qu'on recherche dans ces sortes d'ouvrages.

On a d'ailleurs tâché de ne rien obmettre de tous les faits rapportés dans l'ancienne Legende donnée au public il y a 50 ans; mais on s'est étudié à les écrire d'un stile

plus conforme aux expreſſions de notre tems, qui ſont beaucoup plus aiſées, plus polies & plus correctes que celles de ce tems-là.

L'on a pourtant laiſſé dans leur naturel certaines prieres, que les Saints dont on écrit la Vie adreſſoient à Dieu dans la ferveur de leurs Oraiſons; parce que l'Eſprit Divin ne s'aſſujettit pas à des termes choiſis; que la ſimplicité de leurs expreſſions lui plaît, & que ſouvent le cœur qui les forme, ou dans la joye, ou dans la douleur, ou dans la crainte, ne garde pas toûjours ces juſtes meſures, que la politeſſe du diſcours demanderoit d'un Orateur, qui les énonce avec art & avec étude.

On ne s'eſt pas auſſi voulu réduire à rapporter quantité de penſées particulieres de l'Auteur de cette ancienne Legende, ny tous les paſſages de l'Ecriture & des Peres, dont il groſſit les pages de ſon Livre; puiſque c'eſt plûtot faire le

Commentateur que l'Hiſtorien ; quoi qu'on n'en ait obmis aucun de ceux qui pouvoit confirmer la vérité des faits extraordinaires que l'on y avance, ou leur donner quelque jour, & quelque grace.

L'on a auſſi ſuivi tant qu'on a pû la nouvelle maniere d'Ortographe pour en rendre la lecture plus facile à tout le monde.

PRÉFACE.

SI la France a eu des Siécles malheureux, dans lesquels on a vû régner le vice, l'impiété & l'héréſie, elle en a eu d'assez fortunés pour voir fleurir avec éclat la sainteté & la vertu. Tels ont été au rapport de tous les Historiens les sixiéme & septiéme Siécles, qui ont donné au monde quantité de Saints, qui ont brillé comme des astres dans le Ciel de l'Eglise : Siécles heureux ! dans lesquels la piété ayant fait alliance avec la grandeur, on a vû des Rois & des Princes autant distingués par le brillant de leur vertu & la sainteté de leur vie, que par l'éclat de leur illustre naissance, dont l'Histoire nous en fournit un assez grand nombre ; car on y voit l'insigne piété d'un saint Gontrand, Roi de Bourgogne, de saint Sigisbert, Roi d'Austrasie, de saint Nivard, Archevêque de Reims, de son neveu saint Rieul, aussi Archevêque de la même Ville, de saint Arnould, Maire du Palais, & depuis Evêque de Metz, de saint Romaric, de saint Vandrille, de saint Baldric, & de plusieurs autres, tous Princes du sang & de la race de nos Rois.

Il s'eſt auſſi trouvé dans ces tems-là des Princeſſes de la même race, qui ſe ſont pareillement diſtinguées par une ſainteté toute extraordinaire, comme une ſainte Clotilde, femme du Roi Clovis, ſainte Radegonde, ſainte Bonne, ſœur de ſaint Baldric, ſainte Dode, ſainte Gertrude de Nivelle, ſainte Claire fille de ſaint Romaric, & prémiere Abbeſſe de Rémiremont, ſainte Gloſſine, ſainte Aldegonde, & tant d'autres Princeſſes du même rang, que l'Égliſe honore comme Saintes, & dont on célébre tous les ans la Fête en divers endroits du Royaume.

C'eſt apparemment cette piété ſi ſinguliere de tant de Rois & de tant de Princes & de Princeſſes, qui a fait dire au Pape ſaint Grégoire, qu'autant que la Majeſté Royale éleve les Princes au-deſſus du reſte des hommes, autant le Royaume de France eſt élevé au-deſſus de tous les Royaumes du monde: *Quanto cæteros homines Regia dignitas antecellit; tanto cæterarum gentium regna; Regni veſtri profecto culmen excellit.*

Je n'ignore pas que les grands biens que nos Rois ont donné à l'Egliſe, & les ſervices qu'ils lui ont rendus, n'ayent pû engager ce ſaint Pape à donner cet éloge

à la France ; car il ne faut pas être beaucoup versé dans l'Histoire, pour sçavoir que les Papes ont reçû d'eux la plus grande partie des biens qu'ils possedent, & que toutes leurs grandeurs temporelles est un pur effet de la libéralité de nos Monarques, à qui on ne peut aussi contester cette gloire d'avoir été les Défenseurs de l'Eglise, & les Protecteurs des souverains Pontifes qui l'ont eux-mêmes souvent reconnu, & qui ont avoué qu'ils devoient à ces Souverains, non-seulement leur grandeur & leur puissance, mais aussi leur salut & leur liberté.

Mais quoique ces raisons ayent pû engager S. Grégoire à attribuer à la France une préférence si glorieuse, on ne peut douter que le principal motif qui la porte à lui rendre cette justice, n'ait été l'insigne piété, le zele & l'amour pour la Religion qui ont éclaté dans la plûpart de nos Rois, & dans un grand nombre de Princes & de Princesses de leur sang ; & pour en être convaincu, il ne faut que lire ces autres paroles de la même Lettre : De même qu'un grand flambeau brille au milieu d'une nuit obscure, ainsi l'éclat de votre foi & de votre zele pour la Religion paroît au milieu de l'impiété de toutes les nations du monde : *Sicut enim magnæ lam-*

padis ſplendor, in terræ noctis obſcuritate fulgeſcit, ita fidei veſtra claritas inter aliarum gentium perfidiam rutilat & corruſcat.

C'eſt auſſi ce qui a donné lieu au Cardinal Baronius de remarquer dans le ſeptiéme tome de ſes Annales en l'année 665. que pendant que tous les Royaumes d'Orient & d'Occident étoient plongés dans les ténébres de l'idolâtrie, ou infectés des erreurs de l'héréſie, la France ne joüiſſoit pas ſeulement d'un plein jour, ayant conſervé la pureté de la foi, mais elle jettoit même de toutes parts des rayons de lumiere par le brillant éclat que répandoient un grand nombre de Saints, dont la vertu paroiſſoit d'autant plus admirable qu'elle ſe trouvoit unie avec la grandeur; & ce ſçavant Cardinal rapporte pour exemple l'incomparable piété de ſainte Batilde Reine de France, celle de ſaint Vandrille, qui avec ſa ſainte Epouſe vécût dans une admirable continence, & conſerva dans ſon mariage une pureté véritablement Angélique.

On peut ajoûter à ces exemples celui de ſainte Berthe, de qui nous décrivons la Vie, & dont on peut dire avec juſte raiſon qu'elle a éclaté entre tous les Saints & les Saintes de ſon ſiécle, comme un aſtre de la prémiere grandeur.

APPROBATION.

JE soussigné Prêtre, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Prevôt & Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Reims, Vicaire Général de Monseigneur Duc de Reims, certifie que j'ai lû un Manuscrit qui contient *la Vie de Sainte Berthe, Saint Gombert & Saint Tréfain*, dans lequel il n'y a rien qui soit contraire à la Foi & aux bonnes mœurs. Quant aux Miracles qui y sont raportés on ne prétend point s'en rendre garant, & si on les a laissez dans cet Ouvrage, c'est que n'étant point hors des bornes de la puissance de Dieu, & étant certifiés par les Auteurs anciens qui ont écrit les Vies de ces fidéles Serviteurs & Servante de Dieu, on n'a pas crû être en droit de les retrancher; la piété & la simplicité des Fidéles faisant d'ailleurs bon usage de tout. Donné à Paris le dix-huit Avril mil sept cent.

T. ROULLAND.

LA VIE
DE STE. BERTHE
VIERGE ET MARTYRE,
Fondatrice de l'Abbaye Royale d'Avenay, Ordre de S. Benoît.

CHAPITRE PREMIER.

La naissance, l'éducation & la conduite de Sainte Berthe jusqu'à son Mariage.

PARMI ce grand nombre de personnes illustres, qui ont heureusement allié la piété avec la grandeur, il faut avouer que sainte Berthe brille d'un éclat extraordinaire, s'étant autant distinguée par l'excellence de sa vertu & l'éminence de sa sainteté, qu'elle l'étoit par la noblesse de son extraction : mais ce qui paroît plus admirable dans cette sainte Fille, c'est d'avoir uni dans sa personne

ce que le monde a de plus éclatant, & ce que la Religion a de plus saint ; car elle a été Princesse, mariée, Vierge, Religieuse, Abbesse, & enfin Martyre, enſorte qu'on pourroit lui appliquer ces paroles qui ont été dites de la Sageſſe éternelle. * *In me gratia omnis viæ* : Je raſſemble en moi ſeul tous les états de differentes voyes, que la grace a diviſées dans tous les autres Saints.

Cette Fille de bénédiction vint au monde vers le milieu du ſeptiéme Siécle, environ l'an 750. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'elle étoit du ſang de nos Rois, & qu'elle y fut encore réünie par ſon mariage avec ſaint Gombert, dont la ſœur avoit épouſé le Roi Chilperic ; mais ces Hiſtoriens ne marquent point en particulier les noms, ni de ſon pere, ni de ſa mere, peut-être par un deſſein ſecret de la divine Providence, qui a voulu nous faire connoître qu'elle étoit plûtôt une Fille du ciel que de la terre, & plus illuſtre par toutes les graces que Dieu lui avoit faites, que par tous les avantages qu'elle tiroit de ſa naiſſance.

En effet, dès que cette ſainte Fille eût atteint l'âge, où la raiſon ne fait que commencer à paroître, elle fut tellement

* *Eccl.* 24. *v.* 25.

révenuë de la grace & de la lumiere
u Ciel, qu'elle commença à juger qu'il
toit indigne d'une ame que Dieu a
réée pour ſa gloire, de s'amuſer aux
ux & aux divertiſſemens ordinaires des
nfans. Ce ſentiment la portoit à ſe ſé-
arer des autres, & à s'éloigner des com-
agnies, pour ſe donner entierement à
ieu : elle ſe tourna donc toute du côté
e la dévotion, renonçant à tous les
laiſirs, à tous les divertiſſemens, & à
utes les vanités dont les filles de ſon
ge & de ſa qualité ſont ſouvent ſi en-
antées, & auſquelles elles ſe portent
dinairement par une paſſion ſans borne
ſans meſure.

Elle étoit encore dans un âge très-
ndre, qu'elle ſe ſentoit fortement at-
rée à la retraite ; & comme elle étoit
ès-fidelle aux mouvemens du divin
ſprit qui parloit à ſon cœur, elle cher-
oit les lieux les moins fréquentés de la
aiſon, pour n'être point détournée de
délicieux commerce qu'elle commen-
it déja d'avoir avec ſon Dieu. Cette
clination croiſſant tous les jours avec
n âge, elle ſe fit bâtir un cabinet pour
i ſervir d'Oratoire & de retraite ; c'é-
it là, qu'éloignée du bruit du monde,
ſéparée de toutes les créatures ; elle

répandoit ſon ame, (comme le Prophête en la préſence de ſon Dieu,) contemplant avec plaiſir les beautés, les perfections & l'excellence de ſes divines grandeurs, & que ſuivant avec liberté les mouvemens de ſa dévotion, elle s'éxerçoit en de rigoureuſes pénitences, traitant ſon corps innocent avec autant de ſévérité, que ſi elle eût été coupable des plus grands crimes, & paſſoit en cette amoureuſe ſolitude la meilleure partie du tems & les plus doux momens de ſa vie, ſans en ſortir preſque jamais que pour aller à l'Egliſe aſſiſter à la ſainte Meſſe, qu'elle entendoit avec une attention & une modeſtie digne de l'admiration des Anges, & qui faiſoit aſſez connoître le profond reſpect dont elle étoit pénétrée pour la majeſté de Dieu, que nous adorons ſur nos Autels. Elle ſe confeſſoit ſouvent, & toûjours avec beaucoup de larmes, s'accuſant des fautes les plus legeres, avec autant de douleur que ſi elle eût commis de grands péchez. Elle communioit de même: mais ſes communions pour être fréquentes, n'en étoient pas moins ferventes, ni moins fructueuſes; auſſi n'y apportoit elle pas moins de préparation & de reſpect, que ſi chaque communion eût été

la seule qu'elle eût dû faire en toute sa vie. Comme elle se nourrissoit tous les jours de ce pain des Anges, elle imitoit la pureté & la sainteté de ces bienheureux Esprits ; & comme elle goûtoit dans cet auguste Sacrement combien le Seigneur est doux, elle paroissoit si dégagée du monde & si peu sensible à tout ce qu'il lui offroit de plus agréable, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit point d'autre désir que de plaire à son divin Epoux.

Peut-on l'aimer en effet, & ne pas trouver l'unique joye de la vie dans son amour ? quand on l'aime il paroît plus beau que toutes les beautés, plus grand que toutes les grandeurs, plus doux que toutes les douceurs. Notre sainte Princesse l'aimoit aussi, & son unique plaisir fut de lui plaire ; le jeu, la promenade, les compagnies, les spectacles, qui sont les divertissemens de tant de personnes, auroient été les supplices de cette sainte Fille : ses momens lui étoient trop précieux, pour les perdre en ces vains amusemens ; son amour pour Jesus-Christ lui donnoit des soins plus importans, ces soins occupoient toute sa vie, & elle auroit pû protester avec la vertueuse Esther, que jamais elle ne s'étoit fait d'autre plaisir que celui de servir Dieu.

* *Tu scis quod numquam lætata sit ancilla tua, nisi in te, Domine.* C'est un désir assez naturel aux filles, & sur-tout aux filles de qualité, de relever ce que la nature leur a donné d'agrément, par tout ce que l'artifice y peut ajoûter: mais notre jeune Princesse n'estima point d'autre beauté que celle du cœur, ni d'autres ornemens que les vertus; & quand elle se voyoit obligée de paroître en public avec des habits conformes à sa naissance, elle en concevoit un secret déplaisir & une véritable douleur, imitant en cela l'héroïque disposition que l'Ecriture répresente dans la même Reine Esther, qui parloit ainsi au Seigneur: † *Vous sçavez, ô mon Dieu! que j'abhorre ces marques d'orgueil & de vanité que je porte sur ma tête aux jours que je dois paroître devant le monde: vous sçavez combien je les déteste, & que je ne les prens que par contrainte.*

Telle étoit la disposition de notre sainte Princesse; suivant le conseil de l'Apôtre saint Paul, elle aimoit mieux être parée de modestie & de chasteté, que d'or & de pierres précieuses; persuadée de ce qu'a remarqué S. Cyprien, qu'il

* *Esther* 14. *v.* 18. † *Ibid.*

qu'il eſt rare que les perſonnes vêtuës richement, ſoient revêtuës de Jeſus-Chriſt, elle ſouffroit une peine extrême, lorſqu'elle étoit contrainte de ſe charger de tout l'attirail de la vanité ; elle s'humilioit devant Dieu lorſqu'elle prenoit ces marques de grandeur, & ſe regardoit avec horreur, lorſque le monde la regardoit avec admiration ; elle trouva même le ſecret de ſe dédommager par un ſaint artifice, de ce qui pouvoit intéreſſer ſa vertu ; ce fut de porter ſur ſa chair tendre & délicate un rude cilice, ou une haire piquante, lorſqu'on l'obligeoit à ſe revêtir de la pompe du ſiécle : c'eſt ainſi que cette ſainte Fille ſçavoit accorder l'obéiſſance qu'elle devoit à ſes parens, avec l'amour qu'elle avoit pour ſon divin Epoux, & les bienſéances du monde avec l'inclination qu'elle avoit pour la pénitence.

Une conduite ſi ſage & ſi prudente lui acquit tellement l'eſtime & l'affection de tout le monde, qu'on peut dire d'elle ce qui eſt écrit de la vertueuſe Judith, que perſonne ne trouva jamais à redire à ſes actions, qu'au contraire chacun admiroit ſa vertu, & ſouhaitoit de la pouvoir imiter.

CHAPITRE II.

Sainte Berthe épouſe le Prince Gombert, & conſerve ſa virginité.

IL faut avoüer qu'une des plus excellentes preuves de la ſainteté de la Religion chrétienne, eſt la profeſſion publique que l'on y fait de la virginité. Saint Athanaſe s'eſt ſervi autrefois de cette preuve, & il la croyoit convainquante : *Ce n'eſt*, diſoit-il, *que parmi les Chrétiens qu'on voit des Vierges de profeſſion*; jamais ailleurs la virginité n'a été ni gardée avec tant de zele, ni défenduë avec tant de courage, ni embraſſée par un ſi grand nombre de perſonnes, ni ſoutenuë avec tant de fermeté, de gloire & de perfection. L'infidélité, le ſchiſme & l'héréſie rejettent toûjours cette divine vertu ; il n'y a que la vraie Egliſe qui la louë, qui la reçoit, qui la conſeille & qui l'embraſſe.

On pourroit ajoûter avec S. Cyprien ; que ſi la profeſſion de la virginité eſt la marque de la vraie Egliſe, les perſonnes qui font cette profeſſion en font le plus bel ornement ; & avec S. Jerôme, qu'ils en ſont les pierres précieuſes, & les perles les plus belles : mais il faut avoüer cependant que cette divine vertu n'a jamais

plus d'éclat, que lorſqu'elle eſt gardée dans le mariage; car c'eſt un auſſi grand prodige, que de demeurer dans le feu ſans y brûler; & ſi l'on a dit de la pureté des Vierges, qu'elle imite, qu'elle égale, qu'elle ſurpaſſe même la pureté des Anges; on peut dire qu'elle la ſurpaſſe avec d'autant plus d'avantage, qu'elle eſt conſervée lors même qu'il eſt permis de la perdre.

C'eſt cette merveille que Dieu nous fait admirer dans la perſonne de ſainte Berthe: elle étoit arrivée à cet âge, auquel les graces naturelles relevées par une modeſtie charmante, jettoient des rayons ſi brillans, qu'ils lui attiroient l'admiration de tout le monde, & lui gagnoient tous les cœurs. Pluſieurs des plus grands de la Cour la demanderent en mariage; mais le Prince Gombert, fils aîné du Maire du Palais, & qui étoit en même tems proche parent du Roi, ſon allié & ſon favori, parût aux parens de notre Sainte, le plus digne de ſon alliance. Ils conclurent donc ce mariage, mais voulant le faire agréer à leur Fille, ils furent bien ſurpris quand ils apprirent qu'elle s'étoit conſacrée à Dieu dès ſon bas âge; & que s'étant donné à l'Epoux des Vierges, elle ne pouvoit ja-

mais se résoudre à le quitter, pour se donner à un époux mortel : Ainsi sainte Agnès, au raport de S. Ambroise, refusa d'épouser le fils du Préfet de Rome, après avoir engagé sa foi au Fils unique du Pere éternel. *L'Epoux que j'ai choisi*, disoit-elle, *vaut mieux que tous les Rois de la terre ; cet Epoux est Vierge, & pour lui plaire je veux être Vierge.* C'est à peu près ce que disoit notre sainte Princesse à ses parens, pour les détourner de la résolution qu'ils avoient prise de la marier ; mais comme ils avoient établi de grandes prétentions sur cette alliance, les raisons d'interêt l'emporterent dans leur cœur sur toutes les raisons de cette sainte Fille, ils ne se rendirent ni à ses prieres, ni à ses larmes, ni à sa douleur.

Ce n'est pas sans sujet que le Sauveur du monde commande à ses disciples de haïr les personnes avec lesquelles la nature nous unit par les liens de la chair & du sang, puisque nous n'avons pas pour l'ordinaire de plus dangereux ennemis que nos parens ; ils nous perdent, parce que nous les aimons & qu'ils nous aiment ; leur tendresse nous est funeste, & tel résisteroit peut-être aux vains attraits du monde, qui se laisse séduire

par les prieres & par les conſeils de ſa famille. Ce malheur n'eſt que trop ordinaire; une fille eſt appellée à la Religion, elle ſent de violens déſirs pour la retraite, elle connoit bien que Dieu demande d'elle ce ſacrifice, & qu'elle expoſe peut-être ſon ſalut ſi elle néglige ſa vocation : mais elle eſt unique, ſes parens l'adorent, la ſeule idée du Cloître les fait mourir, ils lui deſtinent un parti avantageux, elle reſpecte ſes parens, elle les aime; comment ſe réſoudre à leur cauſer un ſi ſenſible déplaiſir ?

Ce pas eſt gliſſant & difficile, & il étoit de la ſageſſe de Jeſus-Chriſt de le prévenir & d'apprendre à une ame qu'il appelle, la conduite qu'elle doit tenir dans une ſemblable occaſion : il l'a fait en nous commandant de préférer l'amour de Dieu à celui de nos parens, & cette juſte préférence fut un des premiers ſentimens qu'il imprima dans le cœur de notre Sainte. Elle ſçavoit que la tendreſſe n'eſt permiſe, qu'autant qu'elle eſt ſubordonnée à la charité; qu'il faut aimer Dieu plus que nos peres; & que ſi nous devons être ſoumis à ceux qui nous ont donné la vie, cette obligation ceſſe du moment qu'ils nous preſcrivent des loix contraires à ce que Dieu demande de nous.

Perſuadée de ces vérités, cette ſainte Fille n'auroit jamais pû ſe réſoudre à conſentir aux volontés de ſes parens, ſi Dieu ne lui eût fait connoître qu'il vouloit par cette alliance accomplir en elle les deſſeins de ſa grace : que ſon mariage bien loin de nuire à ſa virginité, la rendroit plus brillante & plus parfaite ; & que le Prince qu'il lui avoit deſtiné pour époux, ne ſeroit que le gardien & le témoin de ſa pureté, comme ſaint Joſeph le fut de celle de la ſainte Vierge. *Virginitatis cuſtos & teſtis* ; c'eſt ainſi que l'appelle ſaint Bernard.

En effet le Prince Gombert, ou prévenu des mêmes ſentimens que notre Sainte, ou comme il eſt fort probable, ayant appris d'elle la conſtante réſolution qu'elle avoit formée, de plûtôt mourir que de violer la promeſſe qu'elle avoit faite à Jeſus-Chriſt, conſentit de vivre avec elle non pas comme un mari, mais comme un frere ; auſſi après cet accord mutuel, ils s'entr'aimerent d'une affection d'autant plus intime & plus parfaite, qu'elle fut plus pure & plus ſainte.

Comme ils joüiſſoient dans leur mariage de cette heureuſe liberté, dont parle ſaint Paul, où l'on n'eſt point obligé de partager ſon cœur & ſes ſoins, ils

ne penſerent qu'à plaire à Dieu, s'adonnant à tous les exercices de la piété chrétienne, à viſiter les malades, aſſiſter les pauvres, ſecourir & conſoler les affligez & les malheureux; & parce qu'il falloit une héroïque vertu & une grace puiſſante, pour perſévérer conſtamment dans la réſolution qu'ils avoient priſe de vivre dans une ſi admirable continence, en même tems qu'ils demandoient cette grace au Ciel par des prieres ferventes & preſque continuelles, ils tâchoient d'acquérir cette vertu par les jeûnes, les veilles, le cilice, & par toutes les pratiques de la plus ſévére pénitence.

Ils continuerent quelques années dans ces ſaints exercices, qui leur ayant attiré de nouvelles graces du Ciel, ils ſe ſentirent tous deux également preſſez par des puiſſantes inſpirations, d'entreprendre une vie plus parfaite, & de ne pas ſe contenter de vaincre le monde, mais de le quitter abſolument; ce que s'étant communiqué mutuellement, & ſe trouvant tous deux dans la même penſée, ils ne douterent point que cette inſpiration ne leur fut venuë du Ciel; ils ne crurent pas néanmoins devoir exécuter un deſſein, qui paroiſſoit autant ſurprenant qu'il étoit difficile, ſans prendre l'avis

& le conseil de saint Nivard, pour lors Archevêque de Reims, leur frere selon la chair, mais leur pere & leur pasteur selon l'esprit. Comme il étoit un des plus saints Prélats de ce tems-là, ils ne lui eurent pas plûtôt expliqué leur dessein, qu'il l'approuva avec des démonstrations d'une joye extraordinaire ; & bien loin de les en détourner par des considérations humaines, il les fortifia dans leur sainte résolution, leur en ouvrit même les moyens, & leur en facilita l'exécution.

CHAPITRE III.

Sainte Berthe fait bâtir l'Abbaye d'Avenay par une révélation du Ciel, où elle se retire après s'être séparée de son Époux.

QUoique Dieu soit le Seigneur & le Maître de toute la terre, il a cependant toûjours choisi, comme nous le voyons dans l'un & l'autre Testament, des endroits & des lieux particuliers, où il a voulu être servi & honoré par les hommes ; il a même quelquefois désigné ces lieux, ou par le ministere des Anges, ou par des miracles qui ont fait connoître ses desseins & sa volonté.

C'est ainsi qu'il choisit la Judée entre toutes les nations du monde, pour y être particulierement reconnu & ado-

ré,

ré, * *notus in Judæa Deus* ; il choisit dans la Judée la seule Ville de Jérusalem, pour y établir le centre de sa Religion, *Jerusalem civitas sancti* ; & dans cette Ville là, il choisit encore la Montagne de Sion, sur laquelle il ordonna qu'on bâtiroit le Temple, où il vouloit recevoir les adorations & les sacrifices de tout le peuple à qui il avoit donné sa Loy.

Ainsi dans le nouveau Testament il a choisi la Ville de Rome, pour y mettre le Siege de son Vicaire en terre, le Trône & le centre de sa Religion, qui se répand de-là dans toutes les parties du monde ; & ce fut dans cette même Ville que du tems du Pape saint Libere, il fit connoître, par un prodige surprenant, le lieu qu'il avoit destiné pour y bâtir un Temple à son honneur, sous l'invocation de sa très-sainte Mere ; car une neige miraculeuse ayant couvert dans les plus grandes chaleurs de l'été une partie du Mont Exquilin, deux illustres personnes mariées ensemble, & qui n'ayant point d'enfans, vouloient consacrer leurs biens au Seigneur, connurent par ce miracle non-seulement l'endroit où ils devoient faire bâtir une Eglise, mais encore la mesure de ce saint temple, qui fut le

* *Ps.* 75.

prémier bâti à l'honneur de la sainte Vierge.

Ce n'est pas seulement en cette occasion que le Ciel a fait connoître sa volonté par des miracles, il l'a fait souvent à l'égard de plusieurs autres lieux de piété. Les Histoires sont pleines de semblables événemens, & nous trouvons dans les relations qui ont été faites de la fondation de plusieurs Eglises, Chapelles, Monasteres & autres lieux de dévotion, qu'ils ont eu de semblables commencemens.

Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu qui fait la volonté de ceux qui le servent & qui le craignent, voulut bien favoriser les pieux desseins de sainte Berthe, & lui faire connoître ce qu'il vouloit qu'elle fit pour sa gloire. Cette grande Sainte qui brûloit d'amour pour Dieu, & qui vouloit employer les biens qu'elle avoit en propre, ou qui lui avoient été laissés par son Epoux, à la fondation d'un Monastere, où des hommes mortels imitant la pureté des Anges, pussent aussi imiter leur amour, & le servir sur la terre comme il est servi dans le Ciel par ces bienheureux Esprits: cette Sainte, dis-je, supplioit souvent le Seigneur de lui faire connoître sa volonté, & Dieu

lui accorda sa demande ; il lui fit comprendre que son dessein lui étoit agréable, il lui désigna même le lieu où elle pouvoit accomplir ce qu'elle avoit tant désiré & demandé avec tant de larmes.

Ce fut par le ministere d'un Ange, qu'elle connût que Dieu vouloit qu'elle fit construire ce Monastere dans une plaine située au bas de ces riches côteaux, qui donnent tant de réputation à la Champagne ; ce lieu s'appelloit pour lors le Val d'or, & lui avoit été cédé par saint Gombert, quand ils se séparerent pour vivre dans la solitude.

Ce lieu donc fut celui que Dieu désigna à sainte Berthe, où il vouloit être servi & honoré par des saintes Filles, ou plûtôt par des Anges mortels ; en même tems qu'il en désignoit à un grand Saint, parent de notre Sainte, un autre où il vouloit de même être servi par des hommes, qui dans des corps mortels, devoient pareillement vivre comme des Esprits bienheureux : Je parle du grand saint Nivard, Archevêque de Reims, fondateur de la célébre Abbaye d'Hautvillers, dont les Histoires rapportent la fondation en cette maniere.

Le saint Archevêque Nivard, frere de saint Gombert, désirant avoir dans

ſon Diocèſe un Monaſtere de l'Ordre de ſaint Benoît, qui floriſſoit alors en odeur de ſainteté, fit venir à ce deſſein du Monaſtere de Luxeul en Bourgogne, l'Abbé ſaint Bercaire, pour en ordonner la ſtructure & en régler l'établiſſement; mais il arriva qu'après en avoir fait jetter les fondemens ſur une petite éminence proche le courant de la Riviere de Marne, & qui n'eſt éloigné que d'un quart de lieuë de l'endroit où ſe trouve préſentement cette même Abbaye, ces fondemens déja élevés à hauteur d'homme, ſe trouverent en une nuit entierement renverſés. Le ſaint Archevêque ayant appris cette nouvelle, ſe tranſporta auſſi-tôt ſur les lieux avec le ſaint Abbé, & l'on peut juger quelle fut leur ſurpriſe à la vûë d'un événement ſi étrange. L'hiſtoire rapporte que s'étant tout deux éloignés à quelque diſtance de-là, & s'entretenant de ce qu'il y avoit à faire dans cette rencontre, le ſaint Archevêque, ſoit par l'affliction que lui cauſoit cet événement, qui lui faiſoit juger que le Ciel n'approuvoit pas ſon entrepriſe, ſoit par la laſſitude où il étoit, ſoit enfin par la grande chaleur qu'il faiſoit alors, fut contraint de ſe repoſer à l'ombre d'un arbre, où s'étant aſſoupi appuyé ſur les genoux d'

saint Abbé, il vit en songe une Colombe d'une blancheur extraordinaire, qui volant trois fois autour du lieu où il étoit, sembloit marquer par son vol une nouvelle place, & désigner le plan & la grandeur du Monastere qu'il vouloit faire bâtir ; surquoi s'étant éveillé, & racontant au saint Abbé ce qu'il avoit crû voir dans son sommeil, celui-ci lui avoüa que ce qu'il n'avoit vû qu'en songe, il l'avoit vû lui-même de ses yeux en veillant ; & dès ce même moment, ces deux Saints assurés par là de la volonté de Dieu, dresserent un nouveau plan, & jetterent de nouveaux fondemens, donnant à ce Monastere toute l'étenduë que la Colombe avoit indiqué par son vol, qu'ils avoient tous deux également remarqué ; & il se trouve que l'Autel de l'Eglise est justement à l'endroit où étoit l'arbre, sous lequel s'étoient reposé ces deux Saints, qui passerent tout d'un coup de l'extrême affliction dans un excès de joye ; mais d'une joye si tendre, qu'elle tiroit des larmes de leurs yeux.

On peut assurer que sainte Berthe n'en eût pas moins, quand Dieu lui eût fait connoître sa volonté, & marqué l'endroit qu'il avoit destiné pour l'établissement du Monastere d'Avenay, dont elle fut la

Fondatrice, & qui devoit être dans la ſuite rempli de tant de ſaintes Filles illuſtres par leur naiſſance, bien plus encore par leur vertu & leur ſainteté.

CHAPITRE IV.

Sainte Berthe eſt avertie par la ſainte Vierge de mettre des Religieuſes dans ſon Monaſtere.

LE Monaſtere que ſainte Berthe avoit fait bâtir étant achevé, elle rendit de très-humbles actions de graces à Dieu; le ſuppliant, que comme il lui avoit fait connoître ſa volonté dans l'entrepriſe, il acheva ſon ouvrage, en lui inſpirant ce qu'elle devoit faire pour remplir ce Monaſtere, car elle n'avoit pas encore déterminé quelles perſonnes elle devoit y appeller: comme elle continuoit ſes prieres, & demandoit cette grace avec beaucoup d'ardeur, la ſainte Vierge lui apparut, ſuivie d'un grand nombre d'autres Vierges, revêtuës d'habits plus blancs que la neige, & lui déclara que la volonté de ſon Fils étoit, que le nouveau Monaſtere fut habité par des Filles, qui conſacreroient leurs ames & leurs corps à l'Epoux des Vierges, & chanteroient ſes loüanges, vivans dans l'obſervance de la regle du Patriarche ſaint Benoiſt.

Cette divine Vierge l'assura en même tems de sa protection pour elle & pour ses Filles, lui promettant de les aider dans leurs foiblesses, de les secourir dans leurs besoins, & de leur obtenir une abondance de graces, pour les faire persévérer dans la ferveur de leur profession, & les conduire à une éminente sainteté, par la pratique fidelle de l'observance réguliere.

La Sainte après une faveur si signalée, ne songea plus qu'à accomplir les desseins de Dieu; & pour en faciliter l'exécution, elle embrassa elle-même la vie religieuse, & par une profession solemnelle qu'elle en fit aux pieds des Autels, entre les mains du saint Archevêque Nivard, elle dit un généreux adieu au monde, dont elle mépriſa toute la grandeur, cachant pour toûjours sous l'obscurité d'un voile & dans les ombres de la solitude, tous les avantages de son illustre naissance, tout l'éclat de ses rares qualités, & tous les attraits raviſſans dont la nature l'avoit si richement pourvûë.

Après ce généreux renoncement, notre sainte Princesse donna tous ses soins à assembler des Filles pour remplir son Monastere; & parce que la vertu dépend ordinairement de l'éducation, & que

celle-ci eſt ſouvent attachée à la naiſſance, elle crût les devoir choiſir parmi les perſonnes de qualité ; & après avoir ſuffiſamment éprouvé leur vocation, elle leur donna l'Habit de ſes propres mains, & les reçût dans cet Ordre ſi célébre, dont la Régle a été embraſſé par tant de Rois, de Princes, de Princeſſes, & de perſonnes illuſtres de l'un & de l'autre ſexe : Régle qu'un Pere a trouvé ſi juſte & ſi raiſonnable, qu'il a crû qu'on ne pouvoit aſſez admirer la prudence & la diſcrétion de ſon Auteur. * *Scripſit regulam diſcretione mirabilem.*

Tertulien diſoit autrefois parlant de la vie chrétienne, qu'elle eſt une eſpece de commerce que les hommes ont avec Dieu. On pourroit ajoûter que c'eſt un commerce dans lequel on ne riſque rien, Dieu n'étant pas injuſte pour oublier nos bonnes œuvres ; & comme l'aſſure Jeſus-Chriſt lui-même, parlant des plus petites actions de charité : Pas une ne reſtera ſans récompenſe. Cette récompenſe ne regarde pas ſeulement l'autre vie, elle ſe donne même dès la préſente, où il rend avec uſure ce qu'on a fait pour lui. C'eſt ainſi qu'il en a uſé à l'égard de ſainte Berthe ; cette Sainte avoit re-

* *Guerric abbas.*

noncé pour l'amour de lui à la fécondité de la chair, elle avoit conſervé ſa virginité dans le mariage, pour plaire à cet Epoux qui ne ſe plaît que parmi les lys, & qui trouve ſes délices parmy les ames chaſtes; mais ce divin Epoux lui donna une fécondité bien plus heureuſe & plus admirable; il fit en ſa faveur ce qu'il avoit fait pour le Patriarche Abraham, de qui ſaint Jerôme a dit, que pour avoir bien voulu ſacrifier ſon fils unique, Dieu l'avoit fait le pere des aſtres du firmament : *Humani contemptor ſeminis, pater vocatur aſtrorum.* Notre Sainte ayant de même ſacrifié à Dieu le déſir d'une éclatante poſtérité, Dieu la fit devenir l'heureuſe mere d'une multitude infinie de ſaintes Vierges, qu'on peut bien comparer à des étoilles brillantes, puiſqu'elles n'ont pas moins d'éclat devant Dieu que ces aſtres, quoiqu'elles ſoient cachées ſous des voiles, renfermées dans des clotures qui les dérobent à la vûë des hommes.

Cette ſainte Princeſſe ne porta pas la qualité de mere à l'égard de toutes ces Filles qu'elle avoit aſſemblées, ſans la bien ſoutenir : elle ne ſe contenta pas d'en avoir le nom, elle ſe fit une loi d'en remplir généralement tous les devoirs.

Il ſembla en effet que Dieu avoit inſpiré à cette digne & ſainte Abbeſſe un cœur de mere pour toutes ſes Religieuſes ; car elle les prévenoit dans tous leurs beſoins, compatiſſoit à toutes leurs infirmités, & leur donnoit toutes ſortes de ſecours dans la ſanté & dans la maladie ; elle réjoüiſſoit celles qu'elle voyoit triſtes & abbatuës, fortifioit les foibles, ranimoit le zele de celles qui ſembloient ſe rallentir : enfin elle s'étudioit d'être tout à toutes, & jamais aucune de ſes filles n'eût aucun ſujet de ſe plaindre que cette charitable mere lui eût manqué dans la moindre néceſſité.

L'amour de cette ſainte Abbeſſe ne la bornoit pas à ſoulager ſes filles dans les beſoins temporels, elle penſoit bien plus aux beſoins ſpirituels ; c'eſt à ceux-ci en effet que la charité rapporte tous les ſoins qui ne regardent que la vie préſente ; car comme l'ame eſt infiniment plus digne & plus précieuſe que le corps, les perſonnes dont la charité eſt éclairée & conduite par une ſolide piété, & par les lumieres de la foi, ne rendent ces aſſiſtances corporelles, que pour mieux faire recevoir les ſpirituelles, & ſe propoſent toûjours d'aſſiſter l'ame avec le corps ; & c'eſt ce que faiſoit notre ſainte

bbeſſe : elle n'épargnoit ni ſoins, ni
eines, ni fatigues pour engager ſes filles
remplir les devoirs de leur état ; elle
appliquoit particulierement à faire ob-
rver la Régle, ne ſouffrant jamais le
oindre relâchement ; & il eſt vrai de
ire, que comme jamais une mere n'eût
lus de tendreſſe pour ſes enfans, jamais
uperieure ne témoigna plus de zele ni
lus de fermeté ; toute bonne qu'elle
toit, elle devenoit ſévére en apparence,
oulant qu'à quelque prix que ce fut, le
eigneur fut ſervi & la Régle obſervée.

Mais parce que les exemples ſont beau-
oup plus efficaces que les paroles, elle
e preſcrivit rien qu'elle ne mit elle-mê-
ne en pratique ; & pour montrer à ſes
illes le chemin du Ciel, elle y marchoit
a prémiere.

Son exactitûde pour le Service divin
toit admirable, elle quittoit toutes ſor-
es d'affaires & d'entretiens au prémier
on de la cloche, & diſoit ordinaire-
ment : Voilà le Seigneur qui m'appelle,
l ne faut pas me faire appeller deux
fois. On lui répreſenta que cette con-
duite pourroit déplaire à ceux qui a-
voient affaire à elle, ſur-tout ſi c'étoit
des perſonnes de qualité ; mais elle ré-
pondoit, que Dieu devoit être préféré

à la créature, & qu'il n'y avoit rien d
cela dont les gens ſages ne duſſent êtr
édifiés ; qu'au contraire ils auroient ſu
jet de ſe ſcandaliſer, s'ils voyoient un
perſonne de ſa profeſſion aimer mieu
contenter le monde, que ſatisfaire à ſo
devoir. Elle avoit la même exactitud
pour le ſilence, qu'elle gardoit religieu
ſement, & avoit un grand ſoin de le fair
obſerver, ne pouvant s'imaginer que le
perſonnes qui parlent beaucoup fuſſen
fort intérieures ; enfin elle étendoit c
reſpect & cette exactitude généralemen
à toutes les obſervances régulieres, qu'el
regardoit non pas comme des inſtitution
d'une diſcipline arbitraire, mais comm
des régles, des pratiques & des moyen
de ſalut, dont elle ne ſe diſpenſa jamais.

La délicateſſe de ſon corps n'empê-
choit pas la rigueur de ſes pénitences ;
elle ne ſe contentoit pas de garder la Ré-
gle à la lettre, elle redoubloit tous les
jours ſes mortifications & ſes auſtérités ;
ſes jeûnes étoient ſi rigoureux, qu'on
eût dit à voir ſon abſtinence, qu'elle étoit
comme cet Ange * dont il eſt dit, qu'il
ne ſe nourriſſoit que d'alimens inviſibles ;
ſes veilles & ſes oraiſons étoient conti-
nuelles, & toute ſa vie n'étoit qu'un pé-

* *Tobie chap. 4.*

nible martyre, pour se mieux préparer la couronne du martyre qui lui étoit préparée dans le Ciel.

L'humilité étoit unie à la pénitence dans notre sainte Princesse, toute son ambition étoit d'occuper la derniere place; bien loin de se préférer aux autres, il sembloit qu'elle voulut se mettre sous leurs pieds, s'occupant toûjours dans les exercices les plus pénibles & les plus humilians, comme si elle eût été une pauvre servante, imitant en cela notre divin Maître, qui tout Monarque qu'il étoit du ciel & de la terre, a voulu être parmi nous comme un serviteur & un esclave, n'étant pas venu au monde pour être servi, mais pour servir & donner sa vie pour la rédemption de plusieurs*: elle posséda toutes les autres vertus dans un degré si éminent, que l'on peut dire sans blesser la vérité, qu'elle étoit un modele accompli de la perfection chrétienne & religieuse.

* *Matth. chap. 20.*

CHAPITRE V.

De la Fontaine miraculeuſe, & des autres Miracles de ſainte Berthe.

QUoiqu'il ne fut pas beſoin d'autres preuves pour confirmer la vérité de l'Évangile & la ſainteté de notre Religion, que l'établiſſement de l'Égliſe, & la converſion des idolâtres à notre ſainte foi ; Jeſus-Chriſt néanmoins voulut communiquer à ſes Apôtres une plénitude de puiſſance, pour convaincre plus efficacement les infidéles de la grandeur de nos miſteres, par les merveilles qu'ils faiſoient ſans ceſſe en leur préſence. Ces morts reſſuſcités, ces malades guéris, ces démoniaques délivrés, ſont comme autant de langues, dit ſaint Auguſtin, qui publient hautement la grandeur du Fils de Dieu : *Interrogemus ipſa miracula quid loquantur de Chriſto, habent enim ſuam linguam.*

Ainſi, quoique les miracles ne ſoient pas toûjours néceſſaires pour faire connoître les vertus & le mérite des Saints, puiſque le divin Précurſeur de Jeſus-Chriſt n'en fit aucun pendant ſa vie, * *Joannes ſignum fecit nullum* ; il eſt certain néanmoins que dans la conduite

* *Joan. 10. v. 41.*

commune & ordinaire, ils ſont les appanages & les privileges de la ſainteté, & que la grace de les opérer eſt ſouvent une récompenſe que Dieu donne dès cette vie à ſes plus fidéles ſerviteurs.

Ce fut auſſi le glorieux témoignage que le Ciel rendit pluſieurs fois en faveur de ſainte Berthe, l'honorant d'une infinité de merveilles & de prodiges, qui lui attirerent bien-tôt l'eſtime & la vénération de tous les peuples, qui venoient de toutes parts implorer ſes ſecours. La briéveté d'un recueil ne me permet pas d'en faire le détail, & il ſuffit de dire avec les plus anciens Auteurs qui ont écrit ſa vie, qu'à ſa priere pluſieurs aveugles furent éclairés, que les muets recouvrérent l'uſage de la parole, les boiteux redreſſez, & quantité de malades guéris.

Mais le plus grand de tous ces miracles, qui ſubſiſte encore aujourdhui, c'eſt une Fontaine qu'elle trouva par une inſpiration divine, & qu'elle conduiſit d'une maniere vraiement ſurprenante & toute miraculeuſe à ſon Monaſtere, pour ſervir aux uſages communs : voici comme il eſt rapporté dans ſon Hiſtoire.

Sainte Berthe ayant achevé les bâtimens de ſa nouvelle Maiſon, ſur le modéle que l'Ange lui avoit montré, &

comme saint Benoist l'ordonne expressément dans sa Regle, il n'y manquoit à sa perfection que de l'eau, dont la disette causoit beaucoup d'incommodités à ses Religieuses, qui lui en avoient fait plusieurs fois leurs innocentes plaintes.

La sainte Abbesse infiniment sensible aux besoins de ses Filles, & vivement touchée de leurs peines, s'adresse avec confiance à son divin Epoux; & pour obtenir plus efficacement l'effet de ses prieres, * de ce Dieu qui prend plaisir d'exaucer le désir de ses serviteurs: Une nuit, pendant que toutes ses Religieuses reposoient dans le silence, elle se retira seule dans l'Eglise; & prosternée avec une humilité très-profonde aux pieds des Autels, & comme toute abîmée devant le saint Sacrement, elle somma, pour ainsi dire, Jesus-Christ de sa promesse, & des assurances qu'il lui avoit si amoureusement données de ne la refuser jamais; & versant des torrens de larmes, & animée du même esprit que Moyse, lui adressa les mêmes paroles que ce divin Législateur du peuple de Dieu: † *Écoutez, Seigneur, écoutez la priere de votre très-humble servante; considérez, s'il*

* *Ps.* 144. *v.* 20. *Ps.* 9. *v.* 41.

† *Num.* 20. *v.* 6. *vous*

vous plaît, la néceſſité extrême où nous ſommes, ouvrez vos tréſors, & nous découvrez une fontaine d'eau vive; afin que comblés des bienfaits de vos miſéricordes, nous beniſſions éternellement en ce lieu votre Nom adorable. Choſe ſurprenante! à peine notre Sainte eût achevé ſa priere, qu'elle entendit une voix du Ciel qui lui dit clairement: *Très-chaſte épouſe de Jeſus-Chriſt, ne vous affligez plus; votre priere eſt exaucée, & le Seigneur vous accorde la grace que vous lui demandez avec tant d'inſtance.* A ces paroles la Sainte demeura toute pâmée, & ſans aucun mouvement; mais comme c'eſt le propre des révélations divines d'effrayer d'abord, & de donner après de grandes conſolations, celui qui l'avoit abbatuë la releva bien-tôt par une nouvelle faveur; car l'Apôtre ſaint Pierre, en l'honneur duquel elle avoit dédié ſon Egliſe, s'apparut à elle tout brillant de lumiere, & lui dit: *Vierge vraiement chérie de Dieu, ne manquez pas d'aller demain de grand matin au lieu qui vous ſera marqué, & vous ferez ce que l'Eſprit ſaint vous inſpirera; car ſçachez qu'il eſt avec vous, qu'il y ſera toûjours, & qu'il vous aſſiſtera dans toutes vos entrepriſes.*

Il eſt impoſſible d'exprimer quelle fut la joye & les conſolations intérieures

qu'elle ressentit, sans néanmoins en faire paroître au dehors ; mais conservant son secret en son cœur, elle partit de son Monastere avec une de ses Filles, & alla comme un autre Abraham dans un lieu qu'elle ne connoissoit pas, & qui devoit lui être montré d'une maniere miraculeuse.

Ainsi conduite par l'Ange du Seigneur, elle arriva à un petit Village nommé pour lors Vertu, & maintenant Vertuelle : ce fut là que ranimant sa confiance, prosternée à deux genoux, elle renouvella avec plus d'ardeur sa priere, conjurant le Ciel d'accomplir sa promesse ; & poussée par un mouvement secret, elle entra dans le Jardin prochain, où elle apperçût une source d'eau très-claire, qui commençoit seulement à paroître : ravie en son ame de la nouveauté de ce miracle, qui faisoit l'accomplissement de ses désirs, elle fit appeller les Propriétaires, & les pria de lui vendre cette nouvelle source pour la conduire à son Monastere ; ce qu'ils lui accorderent sans peine pour une somme d'argent qu'elle leur promit, à condition néanmoins que le Révérend Pere Abbé de S. Basle & ses Religieux, comme Seigneurs du lieu, y consentiroient.

Les choſes ainſi concluës, la ſainte Abbeſſe retourna à ſon Cloître, où aſſemblant ſes Religieuſes, elle leur raconta les faveurs dont Dieu l'avoit honorée, pour l'en remercier ; & les exhortant à la ſuivre, n'étant pas encore renfermée dans une étroite clôture, comme elles furent depuis, elles s'acheminerent toutes à l'Abbaye de ſaint Baſle, où l'Abbé avertit d'une viſite ſi extraordinaire & ſi ſainte, les alla recevoir à la tête de ſes Religieux. La Sainte oubliant ſa naiſſance, & qu'elle étoit du ſang de nos Rois, ſe proſterna à ſes pieds, & en cette humiliante poſture, lui déclara le ſujet de ſon voyage, le ſuppliant de vouloir conſentir qu'on lui donnât la propriété d'une fontaine dont elle étoit convenuë, pour les beſoins de ſa Maiſon. Le ſaint Abbé la releva auſſi-tôt de terre, où elle s'étoit entierement proſternée, comme on le voit dans un bas-relief d'argent ſur ſa Chaſſe, & lui dit avec le reſpect qui étoit dû à ſa nobleſſe, à ſa vertu & à ſa ſainteté, qu'il beniſſoit le Seigneur des merveilles qu'il avoit opérées en ſa faveur, & qu'il lui cédoit pour toûjours le droit que lui & ſes Religieux pouvoient avoir ſur cette ſource ; & pour rendre cette donation plus autentique &

plus ſolemnelle, & la confirmer à la vûë de tout le monde, ils allerent tous enſemble ſur le lieu, s'entretenant par le chemin des choſes divines, & particulierement des miſéricordes & des graces dont Dieu a coûtume de prévenir & de combler ceux qui eſperent en lui, & qui l'invoquent dans leurs beſoins avec confiance.

Étant arrivés, ſainte Berthe poſa ſur une groſſe pierre une livre d'argent, qui étoit le prix dont elle étoit convenu; & ſe mettant à genoux pour implorer l'aſſiſtance du Ciel, choſe admirable! & qui fait voir clairement combien les mérites de cette belle ame étoient grands devant Dieu, la dureté de la pierre céda à la force de ſa priere, la marque de ſes genoux y demeurant imprimée, avec deux petits trous à la place où elle poſa ſa quenoüille & ſon fuſeau, qu'elle avoit apporté, comme il ſe voit encore aujourdhui, non ſans admiration, ſur cette même pierre qui ſe conſerve dans l'enceinte du Monaſtere où elle fut apportée par le ſoin de ſes illuſtres Abbeſſes.

Ce miracle ne fut pas le ſeul que Dieu fit, pour déclarer la ſainteté de ſon Epouſe; mais comme un abîme de merveilles attire un ſecond abîme, ce pro-

dige fut suivi de deux autres, qui ne sont pas moins remarquables : Le prémier, que cette source qui parût d'abord très-petite, au moment que sainte Berthe l'eût touché du bout de sa quenoüille, devint une fontaine très-abondante, semblable à celle d'Esther, qui devint un grand fleuve : * *Parvus fons crevit in fluvium* : car la touchant une seconde fois, en prononçant ces paroles du Prophête Roi : Le courant impétueux d'un fleuve comble de joye la cité de Dieu : † *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* ; comme si ces eaux eussent été animées & raisonnables, elles commencerent par un nouveau prodige qu'on ne peut assez admirer, à suivre ses pas ; la terre s'ouvrant par tout où elle posoit le bout de sa quenoüille en marchant, & formerent, au grand étonnement des assistans, qui ne cessoient de loüer & benir Dieu, ce ruisseau qui coule encore à présent sous le nom de Livre, parce qu'elle l'avoit acheté une livre d'argent, & le conduisit sans peine à son Monastere, où il fournit non-seulement des eaux pour tous les besoins du dedans, mais se répand encore au-déhors en si grande abondance, qu'il

* *Esth.* 10. *v.* 6. † *Ps.* 45. *v.* 4.

fait moudre plusieurs moulins ; ce qui fait justement dire après le Prophête, que Dieu est admirable dans ses Saints, * *mirabilis Deus in Sanctis suis.*

Si ce fut autrefois un prodige bien surprenant, de voir les eaux que Moïse fit sortir du rocher en le frappant de sa baguette, suivre les Israëlites par les déserts de l'Arabie, pour subvenir à leurs nécessités, qui fait dire à saint Paul, qu'ils bûvoient de la pierre, c'est-à-dire, de l'eau de la pierre qui les suivoient, † *consequente eos petra* : N'est-ce pas une merveille vraiement digne de nos admirations, que sainte Berthe ait conduit les eaux de sa fontaine par tout où elle a voulu, & une marque bien assurée de sa parfaite confiance en Dieu, qui lui mérita d'amollir la dureté des pierres, de creuser des rochers, & de former des ruisseaux pour la commodité de ses filles.

CHAPITRE VI.

Le Martyre de sainte Berthe.

LA mort des Saints, dit le Prophête couronné, est toûjours précieuse devant Dieu, ¶ *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum*, puisqu'ils meurent tous

* *Ps.* 67 *v.* 38. † *Cor. chap.* 10. *v.* 4.
¶ *Ps.* 115. *v.* 5.

dans le baiſer du Seigneur : mais la mort des Martyrs eſt la perfection conſommée de la charité ; car mourant par la violence des ſupplices qu'ils ſouffrent généreuſement pour Dieu, ils ne peuvent lui donner de plus excellentes marques de leur amour, qu'en donnant leur ſang & leur vie pour ſa gloire.

A conſidérer toutes les circonſtances de la naiſſance & de la vie de ſainte Berthe, qui ne croiroit qu'une mort douce & naturelle ne dût être la fin de ſes travaux, & la juſte récompenſe de ſes vertus & de ſes actions toutes ſaintes, puiſqu'elle étoit née de Princes Catholiques, dans la paix de l'Egliſe, & enfermée dans un Monaſtere avec des Religieuſes, qui l'honoroient d'un reſpect ſouverain comme leur Supérieure, & qui l'aimoient d'un amour très-tendre, comme une mere qui les avoit engendrées à la grace.

Mais Dieu, dont les penſées ſont toutes autres que celles des hommes, voulut la couronner d'un glorieux martyre, par ceux même qui lui devoient conſerver la vie, afin de la rendre plus ſemblable à la mort de ſon Fils, qui tout aimable, tout innocent & tout ſaint qu'il étoit, mourut ſur une Croix par la haine &

par la cruauté des siens, qu'il avoit comblés de toutes sortes de bienfaits.

Pour bien entendre ce point il faut sçavoir, qu'encore que saint Gombert & sainte Berthe d'un commun consentement, eussent fait vœu de continence perpétuelle dans leur mariage, & que notre Sainte ait toûjoûrs inviolablement conservé le précieux trésor de sa virginité, vivant tous deux ensemble comme le frere & la sœur : L'histoire néanmoins nous apprend, que ce Prince avoit épousé en prémieres nôces une femme de son rang & de sa qualité, qui lui donna deux fils, qu'il fit instruire avec beaucoup de soin dans les maximes de la piété chrétienne, & élever d'une maniere digne de leur naissance, dont néanmoins ils abuserent par après : il avoit aussi une niece nommée Montie, qui suivit sa tante dans son Monastere, où je ne sçai par quel motif elle prit le Voile ; car conservant toûjours un cœur mondain, & une ame remplie de vanité, d'ambition & d'envie, dans son Cloître, elle n'avoit de Religieuse que l'habit & le nom. Il n'est pas extraordinaire, & on ne doit pas s'en étonner, de trouver dans les Communautés, même les plus saintes, des personnes vaines & déréglées, puisqu'on a vû

vû un Lucifer parmi les Anges dans le Ciel, & Judas dans le College des Apôtres à la compagnie de Jesus-Christ.

Ces deux jeunes Seigneurs engagés par leur condition dans le grand monde, entierement possedés de cet esprit d'avarice qui corrompit le cœur de ce Disciple infortuné, qui vendit si lâchement son Maître, & poussés par un désir insatiable d'avoir des richesses, pour satisfaire plus facilement à leurs passions déréglées, ne pouvoient voir sans indignation les excessives dépenses que faisoit sainte Berthe pour la construction de ses bâtimens, pour l'entretien de ses filles, & par les aumônes que l'on distribuoit tous les jours aux pauvres; & moins encore souffrir, sans se plaindre, l'aliénation de tant de revenus dont elle dota son Monastere, où elle employa non-seulement tous les biens de son patrimoine, mais les terres mêmes, & toutes les possessions que saint Gombert lui avoit laissées en se séparant, pour en disposer à sa volonté; ils l'accusoient hautement d'avoir causé la ruine entiere de leur maison, par toutes ces donations indiscrétes; & afin d'en arrêter le cours, ils conspirerent contre sa vie, & résolurent de faire mourir celle qui se feroit mille

fois sacrifiée pour eux.

Mais comme un si pernicieux dessein leur parût très-difficile dans l'exécution, ils crurent que pour réüssir plus sûrement il falloit en faire confidence à leur cousine Montie, & l'attirer dans leur parti : pour ce sujet ils lui rendoient de fréquentes visites, où leurs entretiens ordinaires n'étoient que des folles vanités du siécle, dont ils remplirent son esprit, & qu'une intrigue d'amour profane & criminel qui alluma des feux si violens dans son cœur, qu'ils la gagnerent sans peine, & l'engagerent sans résistance dans leurs sentimens ; alors ils lui déclarerent la résolution diabolique qu'ils avoient prise d'assassiner sainte Berthe, pour venger par l'effusion de son sang le tort qu'elle leur avoit fait. Montie qui n'étoit pas plus contente de sa tante, parce que s'étant entiéremeent relâchée dans ses obligations au mépris de son état, & abandonnée au libertinage par un dégoût de sa vocation, elle ne pouvoit souffrir qu'elle l'avertit de ses devoirs & la reprit de ses défauts, consentit aisément à une action qu'elle ne pouvoit jamais assez déteſter, dans l'espérance peut-être, dont ils flattoient vainement son ambition, de la faire Abbesse après sa mort, ou de la

tirer tout-à-fait de son Monastere & la remettre dans le monde, qu'elle aimoit avec passion : quoi qu'il en soit, ils conspirerent tous trois à un crime si énorme, & machinerent ensemble les moyens de l'exécuter.

Ah ! qu'il est dangereux à une ame qui s'est une fois consacrée à Dieu, de se relâcher dans les moindres observances de sa profession ; puisqu'il est à craindre, dit le saint Esprit, que mépriſant les petites fautes, elle ne tombe après dans les péchez les plus énormes : * *qui spernit modicam paulatim decidet.* Comme l'on n'est pas Saint tout d'un coup, mais par degrez, on ne devient méchant que peu à peu : car le démon pour nous perdre ne nous propose pas d'abord les grands crimes dont nous aurions horreur; mais il commence par nous faire mépriser certaines pratiques, qui paroissent sans conséquence : de celle-là on passe sans scrupule sur d'autres plus considérables, & on tombe insensiblement dans une espece d'aveuglement d'esprit & d'insensibilité de cœur, qui nous précipite enfin dans l'abandon & le désordre, comme il arriva à Montie, & arrive encore tous les jours à plusieurs.

* *Eccl.* 19. *v.* 1

Mais je reviens à mon ſujet. Pendant ces intrigues meurtrieres, & que ces aſſaſſins malheureux prenoient d'injuſtes meſures pour une action ſi cruelle & ſi lâche, Dieu dont les yeux ſont toûjours arrêtés ſur les juſtes pour les ſecourir, * *oculi Domini ſuper juſtos*, prévenoit l'ame de ſainte Berthe de ſes plus douces faveurs, & rempliſſant ſon cœur de l'abondance de ſes graces, la diſpoſoit comme une precieuſe victime, à conſommer glorieuſement le ſacrifice de ſa vie; on tient même pour certain qu'il lui révéla non-ſeulement ſa mort, mais encore le temps, le lieu & toutes les autres circonſtances de ſon martyre, dont elle reçût une joye extrême en ſon ame, & l'en remercia de tout ſon cœur, & s'eſtimant bienheureuſe de répandre ſon ſang pour la gloire de celui qui avoit donné juſqu'à la derniere goute du ſien pour ſon ſalut.

Depuis ce moment ſainte Berthe ne penſa plus qu'à ſe rendre digne de la couronne que le Ciel lui deſtinoit, & qu'à ſe préparer à ſouffrir conſtamment le martyre par un autre martyre, car elle redoubla avec beaucoup d'ardeur ſes prieres, ſes jeûnes, ſes veilles, & toutes les

* *Pſ.* 33. *v.* 16.

austeritez & mortifications, dont elle crucifioit sans cesse sa chair, attendant avec une sainte impatience l'heure qui devoit heureusement couronner ses travaux, & l'unir pour jamais à son divin Epoux.

Le prémier jour de May fut choisi pour une si sanglante tragedie. La Sainte qui avoit coûtume de passer une partie de la nuit en oraison dans l'Eglise aux pieds des Autels, où elle répandoit amoureusement son cœur, comme le Prophête, * en la présence de son Dieu, y demeura plus long-tems cette nuit qu'à l'ordinaire, & d'un cœur tout brulant de charité & d'amour, s'offrit à lui mille fois en holocauste, comme une hostie vivante, sainte & agréable à ses yeux. † Son oraison achevée, elle se retira dans sa chambre pour y prendre un peu de repos, qui ne devoit pas durer; car la perfide Montie qui avoit donné l'entrée du Monastere aux assassins, les conduisit secrétement à la porte de la Sainte, qu'ils enfoncerent avec violence; & entrant comme deux furies dans sa cellule, ils la trouverent à bas de son lit qui venoit au-devant d'eux, avec cette dou-

* *Ps.* 141. *v.* 2. † *Rom.* 12. *v.* 1.

ceur & cette majesté qui parût toûjours sur son visage virginal, vraiement capable d'amolir la dureté de leur cœur, s'ils n'avoient été plus insensibles que les rochers & les marbres ; & sans consulter que le feu de leur aveugle passion, ils se jetterent sur cette innocente victime, qu'ils percerent de tant de coups de poignard, que sentant aussi-tôt ses forces se perdre avec son sang, qui couloit de toutes parts, sans se plaindre, ni même appeller personne pour la secourir, elle se prosterna à deux genoux, & levant les yeux & les mains vers le Ciel, comme le prémier des Martyrs, demanda pardon pour ses meurtriers, & rendit ainsi sa belle ame, chargée de vertus & de mérites, à son Bien-aimé, qui la reçût entre ses bras pour la couronner à jamais d'une double couronne de Vierge & Martyre, parmi les Saints dans sa gloire.

Mais pendant que le Ciel triomphe, que les Anges sont dans la joye, & que les assassins effrayés par l'horreur de leur propre crime, prennent la fuite, quelle tristesse & quelle désolation s'empara du cœur de ses Religieuses ! qui s'éveillant au bruit, accoururent promptement, mais trop tard, à la cellule de leur sainte Mere, quelles trouve-

rent ſans mouvement & ſans vie, étenduë ſur le plancher, nageant dans ſon ſang & toute percée de coups. La vûë d'un ſpectacle ſi funeſte leur fit verſer des torrens de larmes, & ſe jettant ſur ce chaſte corps qui avoit été le temple du ſaint Eſprit, elles l'embraſſerent mille fois, baiſant amoureuſement les playes ſacrées dont il étoit déchiré, qu'elles laverent dans une mer de pleurs : & rien n'eût été capable de les conſoler dans l'excès de leur juſte douleur, ſi la foi ne leur eût appris qu'étant morte pour la juſtice, qu'elle n'avoit quitté la terre que pour aller joüir dans le Ciel d'une félicité ſans mélange, où poſſédant en Dieu toûtes ſortes de biens, elle ſera leur azile dans tous leurs beſoins.

Cette mort vraiement précieuſe devant Dieu ne fut pas plûtôt divulguée dans le monde, que tous les peuples des environs accoururent au Monaſtere en ſi grande affluence, qu'ils ne pouvoient contenir dans l'Egliſe, chacun s'empreſſant de voir, de toucher & d'honorer le corps de celle qui fut toûjours la Mere commune des pauvres, l'appui des miſérables & la conſolation de tous les affligés, qui la pleuroient d'autant plus amérement, qu'elle n'avoit été ſi cruellement

massacrée, que pour avoir employé ses soins & ses biens à les soulager.

Son corps fut solemnellement inhumée par saint Rieul, Archevêque de Reims, son neveu, assisté de plusieurs Abbés, Ecclésiastiques, Religieux, & d'une multitude presque sans nombre de personnes de tous âges, sexes & conditions, qui y vinrent de toutes parts; ensorte qu'on peut dire que ses obseques furent plûtôt un triomphe, qu'une cérémonie funébre: Dieu l'honora d'une infinité de miracles qui ont continué jusqu'à present, comme nous le dirons dans la suite; & tous les ans le jour de la Fête qui se célébre le prémier jour de May, qui fut celui de son martyre, l'on voit une multitude de peuples qui viennent en foule de tous côtés visiter son tombeau & honorer ses sacrées Reliques, où ils reçoivent de très-grandes faveurs par les interceſſions & les mérites de cette illustre Sainte.

CHAPITRE VII.

De l'étrange punition des assassins de sainte Berthe, & du pardon que Montie obtint allant chercher le Corps de saint Gombert.

QUoique Dieu, dont la nature n'est que bonté, nous assure par son Pro-

phête, qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, * & qu'il l'attende souvent à pénitence pour lui pardonner & lui rendre la vie de la grace qu'il a perduë par ses péchés; il y a néanmoins des crimes si énormes, & dont la voix plus forte que celle du sang innocent d'Abel, demandent si hautement vengeance, que la miséricorde toute infinie qu'elle est, n'en peut ce semble, sans blesser les droits de la justice, differer la punition.

Le parricide commis en la personne de sainte Berthe, fut de cette nature; aussi Dieu ne pût voir du haut de son trône cette innocente victime, immolée si cruellement par la rage de ses Beaufils, sans faire éclater aussi-tôt les rigueurs de sa juste colere, par le prompt & terrible châtiment qu'il en fit à la vûë de tout le monde; car ces deux monstres de cruauté n'eurent pas plûtôt trempé leurs mains barbares dans le sang innocent de leur Mere, que le démon s'empara visiblement de leurs corps, après s'être rendu maître de leurs ames, & les tourmenta d'une maniere si étrange, qu'ils devinrent leurs propres bourreaux, se dé-

* *Ezech. chap.* 33. *v.* 11.

chirant eux-mêmes à belles dents, mordant leur chair qui tomboit par morceaux, heurlant & criant que Dieu les puniſſoit juſtement, pour le meurtre exécrable qu'ils venoient de commettre: ils moururent en déſeſpérez, vomiſſant leurs ames malheureuſes, pour être éternellement tourmentées dans les enfers. Voilà la triſte & très-funeſte fin des meurtriers de ſainte Berthe, qui éprouverent dès cette vie combien il eſt horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Montie qui avoit été complice du même crime, mais beaucoup moins coupable, puiſque comme dit ſaint Ambroiſe parlant de la prémiere femme, elle pécha plûtôt par foibleſſe que par malice, éprouva un ſort plus favorable; car quoiqu'elle fut poſſédée du démon avec ſes infortunés couſins, qui avoient corrompu ſon cœur, & que Dieu permit que cet eſprit malin la tourmenta pendant quelques années, pour l'humilier & lui faire mieux connoître l'énormité de ſa faute, elle en fut néanmoins délivrée par les prieres & les mérites de ſainte Berthe, qui s'apparoiſſant à elle environnée d'une lumiere toute divine, la toucha de ſa main, l'exhorta de faire pénitence de ſon crime, & lui commanda de la part de Dieu,

d'aller promptement en Ecosse dans l'Isle d'Altissat, chercher le corps de saint Gombert son époux, qui avoit été martirisé pour la foi de Jesus-Christ, & de le faire transporter au Monastere d'Avenay, pour y être mis auprès du sien; afin que s'étant volontairement séparés par le désir d'une plus haute perfection pendant leur vie, ils fussent réünis dans un même tombeau après leur mort, & qu'elle obtiendroit assurément le pardon de ses péchés.

L'on ne peut exprimer ici les divers mouvemens, qui agiterent l'esprit & le cœur de Montie en cette heureuse rencontre, ni vous dire quelle fut sa douleur & sa joye à la vûë de sa sainte Tante, devant laquelle, dit son Histoire, elle se prosterna la face contre terre, de respect & de confusion. Combien de larmes répandit-elle en sa présence! Combien de fois lui demanda-t'elle pardon de son crime! Combien admira-t'elle l'excès de sa bonté, dont elle s'étoit renduë si indigne! & doutant toûjours qu'elle pût obtenir sa grace pour un péché si énorme, Sainte la consola amoureusement, & l'assura par deux signes si sensibles de son pardon, qu'elle n'eût plus sujet de craindre. Le prémier, qu'à l'heure mê-

me elle ſeroit délivrée du démon qui la poſſédoit ; & le ſecond, qu'au moment qu'elle auroit poſé le corps de S. Gombert auprès du ſien, elle jetteroit beaucoup de ſang par le nez & par la bouche, comme une eſpece de réparation à celui qu'elle avoit ſi lâchement fait répandre.

La viſion diſparut, & Montie ſe trouvant heureuſement délivrée de la poſſeſſion tyrannique du démon, ne pût cacher plus long-tems la faveur ſignalée qu'elle avoit reçûë, & publia par-tout à haute voix la gloire incomparable de ſainte Berthe, comme elle lui étoit apparuë toute éclatante d'une céleſte lumiere, & le commandement qu'elle lui avoit fait d'aller en Ecoſſe, comme nous venons de dire, demandant avec reſpect à ſon Abbeſſe, la permiſſion d'accomplir ce voyage, pour ſatisfaire aux ordres du Ciel.

Mais que de difficultés ſe preſentent ici à l'eſprit ! Que d'obſtacles s'oppoſent à ce deſſein ! Quelle apparence qu'une fille foible & ſans appui, & qu'une Religieuſe qui s'eſt conſacrée à la retraite & au ſilence par les loix de ſon état, entreprenne de traverſer les mers, de paſſer dans des pays inconnus, & d'expoſer ſon honneur & ſa vie à des peuples barbares

pour obtenir de ces infidéles le corps d'un homme qu'ils ont fait cruellement mourir, en haine de la Religion qu'il leur prêchoit ?

Ces raiſons, capables d'arrêter les plus courageux, ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de Montie ; & cette fille qui n'avoit auparavant pour appanage que la foibleſſe de ſon ſexe, s'éleva ſi fort au-deſſus d'elle-même, qu'embraſée de l'amour de ſon Dieu & remplie de ſon divin Eſprit, elle ſe mit ſans crainte en chemin, fermant les yeux aux vains raiſonnemens de la prudence humaine, & s'aſſurant avec une humble confiance, que celui qui lui faiſoit un commandement ſi exprès, lui donneroit les moyens & la force de l'exécuter.

En effet, Montie ne fut pas trompée dans ſon eſpérance ; car étant heureuſement arrivée à l'Iſle d'Altiſſat, Dieu qui la conduiſoit dans ce deſſein, dont il étoit l'auteur, diſpoſa tellement le cœur de ces Inſulaires idolâtres, qu'oubliant leur barbare cruauté, ils la reçûrent avec honneur, & lui accorderent obligemment & ſans peine, le corps du Saint qu'elle cherchoit ſi ardemment.

Il n'eſt pas aiſé de dire quelle fut la joye de ſon ame, & avec combien de

reconnoiſſance elle reçût ce précieux tréſor des mains de ces infidéles ; mais l'on peut bien aſſurer que l'ayant en ſon pouvoir, proſternée la face contre terre & baignée dans ſes larmes, elle lui rendit l'honneur & les reſpects qui étoient juſtement dûs aux mérites d'un ſi grand Saint, & le conjurant humblement de lui obtenir le pardon de ſes péchés, elle envelopa ſes ſacrées Reliques dans les linges qu'elle avoit apportés.

Chargée de ce riche dépôt, plus contente que d'un Royaume entier, elle reprit ſon chemin, priant jour & nuit, & vaquant ſans ceſſe à l'oraiſon, juſqu'à ce qu'elle arrivât à ſon Monaſtere, où elle fut reçûë de ſon Abbeſſe & de toutes les Religieuſes, avec tous les témoignages poſſibles d'affection & de tendreſſe, ſe conjoüiſſant enſemble de ſon heureux retour, & ne pouvant ſe laſſer de rendre graces à Dieu de ſa protection vraiement paternelle ſur ſa ſervante, dans une entrepriſe ſi difficile. Elles reçûrent avec tout l'appareil que leur dévotion leur pût inſpirer, le corps de S. Gombert ; & après avoir ſatisfait à leur piété par les honneurs qu'elles lui rendirent, on ouvrit le tombeau de ſainte Berthe, pour y dépoſer les Reliques du ſaint Martyr.

O la merveille ! on trouva le corps de cette Sainte auſſi frais & auſſi entier, que ſi elle n'eût fait que d'expirer à ce moment, & ſes playes nouvelles, comme des roſes, jetterent du ſang en ſi grande abondance, que non-ſeulement les linges dont il étoit enveloppé en furent tous moüillés, mais on en recueillit encore aſſez pour remplir pluſieurs vaiſſeaux, comme un gage aſſuré du pouvoir de notre Sainte, & du crédit qu'elle avoit auprès de Dieu pour ſecourir tous ceux qui l'invoqueroient avec confiance. Ce miracle au rapport de quelque auteur, ſe renouvella encore cent ans après que l'on ouvrit ſon ſépulcre, pour des raiſons qui ne nous ſont pas connuës, où l'on trouva ſon corps auſſi frais & entier, & ſes playes auſſi vermeilles, jettant beaucoup de ſang, comme ſi elle avoit été nouvellement martiriſée.

A ce prémier prodige il en ſuccéda un ſecond, qui ne paroît pas moins ſurprenant; car on n'eût pas plûtôt approché le corps de ſaint Gombert de celui de ſa très-chaſte Epouſe, que Montie, ſelon la prédiction de ſainte Berthe, ſe vit en un moment baignée dans ſon propre ſang, qui lui ſortoit par la bouche & par le nez en très-grande quantité, ce

qui la consola extrêmement, & lui rendit la paix intérieure de son cœur, étant la marque assurée du pardon de son crime.

Que Montie pouvoit bien justement dire avec le Roi Prophête, & s'écrier dans les amoureux transports de son ame, comme ce Prince : Je chanterai à jamais les misérícordes infinies du Seigneur : * *Misericordias Domini in æternum cantabo*, puisqu'elle en éprouva si agréablement la douceur & les effets, par le pardon d'un crime qui fut puni avec tant de rigueur en la personne de ses complices, qui serviront éternellement de victimes infortunées à la justice de Dieu : aussi vécut-elle depuis avec beaucoup d'édification dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses, & mourut très saintement.

CHAPITRE VIII.

Des honneurs rendus à sainte Berthe après sa mort.

LE Prophête l'a dit il y a long-tems, que la gloire dont Dieu honore ses amis & ses Saints, va jusqu'à l'excès, † *nimis honorati sunt amici tui* ; car ne se

* *Ps.* 88. *v.* 1. † *Ps.* 138. *v.* 16.

contentant

contentant pas de les couronner dans le Ciel d'un bonheur qui surpasse leurs mérites, il veut les faire honorer des hommes sur la terre, par l'éclat des merveilles qu'ils operent souvent en faveur de ceux qui implorent leurs secours.

C'est la conduite qu'il a tenuë sur sainte Berthe; car l'odeur de ses vertus & de sa sainteté s'étant répanduë de tous côtés, & le bruit des grands miracles qui se faisoient sans cesse à son tombeau, volant par toute la France & jusqu'aux nations les plus éloignées, attirerent un nombre presqu'infini de toutes sortes de personnes, qui venant pour recevoir quelque soulagement aux maux dont ils étoient affligés, s'en retournoient la plûpart entierement guéris, publiant avec beaucoup de joye & de reconnoissance, les mérites & la gloire de sainte Berthe.

Les malades & les affligés ne furent pas les seuls qui accoururent de toutes parts, pour honorer les Reliques de notre Sainte; mais Dieu voulut encore pour sa gloire, que le Monastere qui renfermoit ce précieux trésor devint si célébre & d'une si haute réputation dans le monde, qu'il fut bien-tôt rempli d'un grand nombre de filles de qualité & de naissance qui s'y rendirent, foulant gé-

néreuſement aux pieds toutes les vanités de la terre, pour ne plus vivre qu'à Jeſus-Chriſt, & pour imiter les vertus de celle qui avoit honoré ce lieu par ſes actions pendant ſa vie, & l'avoit empourpré de ſon ſang par ſon martyre.

Entre tant d'innocentes Vierges qui ſe conſacrerent à Dieu dans cette ſainte Maiſon, la plus illuſtre que l'Hiſtoire remarque, c'eſt la fille de Charles dit le Chauve, Empereur & Roi de France, & de Hirmintrude ou Ermintrude ſon épouſe, appellée Berthe; nom ſans doute qu'elle prit entrant en religion, en l'honneur & par la dévotion qu'elle portoit à la ſainte Fondatrice du Monaſtere où elle ſe retiroit; d'autres veulent qu'elle fut fille de Lothaire I. Empereur, & frere aîné de Charles le Chauve, qui par un généreux mépris des vaines grandeurs du monde, aprés avoir regné quinze ans, renonça volontairement au ſceptre & à la couronne; & partageant ſes États à ſes trois fils, Louis II. Empereur, Lothaire II. Roi de Lorraine, & Charles Roi de Provence, ſe fit Religieux de l'Ordre de ſaint Benoît, où il mourut ſaintement le 28 ou 29 de Septembre de l'année 855. ainſi ils diſent que cette dévote Princeſſe attirée par le bruit des miracles

de sainte Berthe, voulut à l'imitation de l'Empereur son pere prendre le voile dans l'Abbaye d'Avenay, où elle vécut dans une pratique si exacte de toutes les observances de sa Régle, que les Religieuses charmées de tant de vertus, qui reluisoient avec éclat en sa personne, la choisirent unanimement pour leur Abbesse, qui les gouverna avec beaucoup de prudence & de sainteté.

Mais sans m'arrêter à cette discussion, qui ne sert de rien à l'Histoire de la vie de sainte Berthe, il est certain que Hirmintrude étoit femme de Charles le Chauve, & non pas de Lothaire ; & que cette généreuse Impératrice se croyant engagée d'affection pour le Monastere d'Avenay, où sa fille tenoit la place d'une Sainte, à laquelle elle portoit beaucoup de dévotion, lui donna de grands biens, y fit des riches présens ; & joignant à ses dons son autorité Royale, fit revenir plusieurs belles Terres & possessions qui avoient été aliénées ou perduës depuis sa fondation : ensorte qu'au rapport de Flodoart dans son Histoire de Reims, * Hincmar, Archevêque de cette grande Ville, qui avoit auparavant été Reli-

* *Flod. lib. 3. cap. 14.*

gieux de la célébre Abbaye de S. Denis en France, assure dans sa Lettre à Teutberge, prémierement épouse de Lothaire Roi de Lorraine, dont elle fut répudiée, & depuis Abbesse d'Avenay, par la nomination de Charles le Chauve l'an 864. qu'ayant examiné fort exactement tout le revenu de son Monastere, avec l'Impératrice Hirmintrude sa singuliere bienfaictrice, on pouvoit nourrir quarante Religieuses, & vingt Clercs pour servir à l'Autel, & pour l'administration des Sacremens : outre que cette pieuse Princesse avoit fait un fond particulier pour les luminaires de l'Eglise, & pour tout ce qui étoit nécessaire pour le Service divin. Ce fut sans doute du tems de la même Impératrice, que furent jettés les fondemens de cette grande & magnifique Eglise, où furent après transportés les corps de sainte Berthe & de saint Gombert, & qui fut dans la suite achevée avec tant de délicatesse & de beauté par les Abbesses qui succéderent, qui dans les Guerres qui agiterent toute la France par la révolte des Huguenots, le Chef de ce malheureux parti ne pût commander d'y mettre le feu pour la détruire, qu'en regrettant la ruine d'un si bel édifice.

Flodoart Livre 4. de ſon Hiſtoire, chap. 1. fait mention d'une autre Berthe, qui tient le troiſiéme rang parmi les Abbeſſes de ce nom, qui entretenoit une correſpondance entre le Pape Formoſe & Foulque Archevêque de Reims, ſucceſſeur d'Hincmar. Cet Hiſtorien dit, que Berthe étoit ſouvent honorée des Lettres du ſouverain Pontife ; & que lorſque Sa Sainteté écrivoit à l'Archevêque de Reims, pour lui marquer l'eſtime qu'il faiſoit de ſa doctrine & de ſon mérite, il adreſſoit ſes Lettres à cette illuſtre Abbeſſe, qu'il conſidéroit beaucoup, & qui étoit très-bien connuë à Rome pour ſa vertu, pour ſa nobleſſe, & particulierement pour les grands biens que les Empereurs & les Rois ſes ancêtres avoient donnés à l'Egliſe Romaine. On trouve même des Mémoires qui diſent qu'elle alla à Rome où elle fut reçûë du Pape, des Grands & de tout le peuple, avec des honneurs qui ne ſe rendent qu'à des perſonnes iſſuës d'un ſang Roïal: ce qui a fait croire à quelques Auteurs, qu'elle étoit cette Berthe fille de Charles le Chauve ou de Lothaire, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre ; mais c'eſt ſans fondement & contre toute vérité, puiſque Teutberge

ou Tieberge lui succéda, comme nous venons de dire, & que celle-ci qui vivoit du tems du Pape Formose, élevé sur la Chaire de saint Pierre l'an 890. & de Foulque fait Archevêque de Reims l'an 882. succéda à Teutberge. Il est toûjours constant qu'elle étoit d'un grand mérite, & d'une très-illustre naissance; & si nos Annalistes ne nous marquent pas clairement son extraction, c'est qu'alors on songeoit plus à se mettre à couvert des courses des Normands, qu'à mettre par écrit les belles actions qui pouvoient instruire la postérité; car en ce tems que l'Abbaye d'Avenay fleurissoit autant en piété & en richesses, qu'en crédit & en autorité, ces peuples aussi barbares & idolâtres, qu'ils ont depuis été Chrétiens & Religieux, ravagerent presque toute la France, ruinant les Eglises, démolissant les Autels, brûlant les Reliques sacrées, pillant, saccageant, & commettant toutes sortes de sacrileges, qui porterent la désolation & la terreur par tout le Royaume: & quoique nous ne lisions pas que cette illustre Abbaye ait rien éprouvé de la fureur de ces Infidéles, néanmoins comme l'on étoit toûjours en crainte de leurs incursions, on n'osa pas lever les corps de sainte Berthe & de saint

Gombert, de la petite Eglise de Notre-Dame ou du Sépulcre & maintenant de S. Roch, où ils étoient enterrés, pour les transporter dans le nouveau Temple si magnifiquement bâti, & consacré en l'honneur de l'Apôtre saint Pierre; mais on attendit que la paix fut renduë au Royaume & à l'Eglise, par la retraite de ces idolâtres : ce qui arriva en la maniere que je vais déduire.

CHAPITRE IX.

De la Translation des Corps de sainte Berthe & de saint Gombert.

LA persécution des Normands infidéles étant cessée par leur retraite hors du Royaume, & les peuples rassurés par la paix dont ils commençoit à goûter la douceur & les fruits, Dieu jaloux de la gloire de ses Saints, voulut que les corps de sainte Berthe & de saint Gombert son époux, si long-tems cachés dans l'obscurité de leur tépulcre, fussent enfin élevés sur nos Autels pour y recevoir de l'encens, & les autres honneurs justement dûs à leur mérite & à leur sainteté.

L'Histoire remarque, qu'alors il y avoit dans Avenay un Prêtre appellé Bernard, homme d'une très-sainte vie, fort adonné à la priere, au jeûne, aux

veilles & à toutes les rigueurs de la pénitence, & qui portoit sur-tout une singuliere dévotion à saint Gombert & à sainte Berthe, passant les jours & souvent les nuits presqu'entieres en oraison auprès de leur Tombeau, pour implorer leurs secours & obtenir du Ciel par leurs intercessions vraiement puissantes, les graces de son état. La piété de ce bon Ecclésiastique mérita que Dieu se servit de lui, pour faire honorer les Reliques sacrées de ces deux grands Saints; car une nuit qu'il reposoit tranquillement, ils s'apparurent à lui environnés d'une brillante lumiere, lui commandant d'aller en diligence trouver Artalde, Archevêque de Reims, & lui dire de la part de Dieu, qu'il levât leurs corps du lieu où ils étoient depuis près de deux siécles, pour les placer plus honorablement. Bernard plus surpris que persuadé de cette vision, ne sçavoit ce qu'il en devoit croire, craignant les illusions du démon, qui se change souvent en Ange de lumiere pour tromper les plus simples. Dans cette perplexité d'esprit, quelques jours s'étant écoulés, sainte Berthe & saint Gombert lui aparurent une seconde fois, lui réïterant avec tant d'autorité & de force le prémier commandement, que ne

ne doutant plus de la vérité de sa vision, il se mit en chemin pour exécuter avec fidélité les ordres du Ciel. Mais approchant du lieu où étoit l'Archevêque, la crainte de passer pour visionnaire auprès de ce Prelat, le fit retourner sur ses pas sans accomplir sa commission. Que les respects humains sont à craindre dans les conduites de Dieu, & qu'il est dangereux d'en examiner de trop près les mysteres ! Notre Ecclésiastique ainsi abusé demeura un mois entier dans un profond silence, sans oser parler de son apparition, continuant néanmoins toûjours, & redoublant même avec plus de ferveur ses dévotions & ses prieres au sépulchre des Saints, lorsqu'il se vit un jour environné d'une grande splendeur, au milieu de laquelle il apperçut clairement sainte Berthe & saint Gombert pleins de gloire & de majesté, qui le reprirent avec aigreur, & d'un visage sévére lui reprocherent son incrédulité, l'assurant que pour punition de sa faute il seroit perclu de tous ses membres jusqu'au jour de la Translation de leurs corps ; à ces paroles qui furent pour lui comme un coup de tonnerre, il tomba pâmé, & si saisi d'étonnement & de crainte, que demeurant immobile sur la place, il pouvoit à pei-

ne ouvrir la bouche pour faire connoître le sujet d'un accident si étrange, & raconter ce qui étoit passé; mais étant revenu à lui-même, il déclara ses apparitions à tout le monde; & que la paralisie de son corps étoit une juste punition de son peu de foi à croire aux paroles des Saints, & à exécuter leurs commandemens: il envoya aussitôt à l'Archevêque de Reims pour l'informer de toutes choses.

Artalde qui avoit été Religieux Bénédictin au Monastere de saint Remy avant que d'être élevé à la Prélature, & qui depuis son élévation à la dignité d'Archevêque, souffrit de si grandes persécutions par la malice de ses ennemis, qu'il fut chassé plusieurs fois de son Eglise, & rétabli de même dans son siége, reçût cette nouvelle avec beaucoup de joye; & ayant examiné à fond les circonstances qui en confirmoient la vérité, il s'estima heureux que Dieu voulut se servir de son ministere, pour honorer avec éclat des Saints dont les vertus & le mérite étoient si puissans dans le Ciel & si connus sur la terre, par les secours que les hommes en recevoient continuellement; & après mille actions de graces renduës à la bonté divine, il assembla

plusieurs Prélats & quantité d'Ecclésiastiques de tous les Ordres Séculiers & Religieux, pour rendre la cérémonie plus solemnelle & plus auguste ; & s'étant trouvé tous à Avenay, ils découvrirent les Corps saints dans la petite Eglise de Notre Dame, où l'on voit encore à present leurs tombeaux ; & le jour destiné, & toutes choses disposées pour la Translation, l'Archevêque revêtu de ses habits Pontificaux, précédé de son Clergé & accompagné d'une multitude très-nombreuse de peuple accouru de toutes parts, alla processionellement au tombeau des deux Saints, & levant de ce lieu bas & humide leurs sacrées Reliques, il les mit avec beaucoup de respect & de révérence dans les Chasses qui leur étoient préparées, & les fit transporter comme en triomphe dans la grande Eglise magnifiquement ornée, où elles furent reçuës par l'Abbesse & toutes les Religieuses, qui les attendoient, pour rendre à leurs saints Fondateurs & Patrons, tous les honneurs que la dévotion & la piété leur pût inspirer. Jamais l'Arche de l'ancienne alliance ne fut conduite plus pompeusement de la maison d'Obededon, ni reçûë avec plus de joye dans la Cité de David, que ces saints Corps furent

transférés de leurs sepulchres sur le grand Autel de cette magnifique Eglise, où ils demeurerent quelque tems exposés à la vénération des fidéles, qui en reçurent de singulieres faveurs.

Bernard qui avoit été l'occasion de cette auguste cérémonie, par l'apparition de nos deux Saints, dont il avoit été honoré, fut aussi le premier & le plus favorisé dans cette action si solemnelle ; car ce bon Prêtre s'étant fait porter au travers de la foule du peuple dans l'Eglise, & s'approchant avec autant de respect que de confiance pour honorer ces précieuses Reliques, il n'eût pas plûtôt touché les Chasses saintes qui renfermoient ces sacrés dépôts, qu'il se sentit entiérement guéri, avec un usage parfait de tous ses membres auparavant perclus. La nouveauté de ce miracle qui se fit à la vûë de tout le monde, combla de joye & de consolation tous les assistans, qui ne cessoient d'admirer la bonté de Dieu en ses Saints : & de publier à haute voix leurs mérites & leurs gloires, & combien il est avantageux de les invoquer dans ses plus pressans besoins.

L'on trouve dans les anciens manuscrits de l'Abbaye d'Avenay, que cette miraculeuse Translation, dont on célébre

tous les ans la mémoire & la fête le dernier jour d'Aouſt, fut ſuivie en ce même tems de la Tranſlation du corps de ſaint Tréſain, autrefois Curé de Mareüil ſur Marne, & depuis Patron du Bourg & de l'Egliſe d'Avenay, d'où il fut transféré après pluſieurs ſiécles, dans celle des Religieuſes, pour y être gardé avec plus de vénération, & honoré par la compagnie de ces deux ſaints Martyrs, & par les loüanges de Dieu que les filles de cette illuſtre Maiſon chantent jour & nuit avec tant d'aſſiduité & d'édification. On voit encore aujourd'hui en la même Abbaye ces trois Corps ſaints dans des chaſſes d'argent très-riches, & très-bien travaillées, avec des figures en bas relief, qui répreſentent les plus nobles actions de leur vie ou de leur martyre. Leurs chefs ſont gardés ſéparément dans des chaſſes particulieres de vermeil; celui de ſainte Berthe brille entre les autres, enrichi d'or, de perle & de pierres précieuſes, qui ſont autant de marques éclatantes de la piété véritable, dont les Abbeſſes & les Religieuſes ont toûjours honoré leur ſainte Fondatrice.

CHAPITRE X.

Des Miracles arrivés depuis la Tranſlation du corps de Sainte Berthe.

LE ſaint Eſprit faiſant l'éloge du Prophête Eliſée dans l'Ecriture ſainte, nous aſſure par la plume de l'Eccléſiaſtique, * que cet homme divin a fait des prodiges pendant ſa vie & des miracles après ſa mort ; & nous liſons au quatriéme des Rois, † que l'attouchement de ſes os arides & deſſéchés reſſuſcitérent un mort, que la terreur & la crainte fit cacher dans ſon ſépulcre, par ceux qui le portoient en terre.

Je puis dire avec quelque proportion de ſainte Berthe, comme de ce premier Diſciple d'Elie, que la vie de cette illuſtre Sainte a vrayement été accompagnée de prodiges, & ſa mort ſuivie de quantité de merveilles, qui ont rendus ſon nom vénérable à tous les peuples, qui ſont venus de toutes parts pour honorer ſes précieuſes Reliques ; mais particuliérement depuis la Tranſlation ſolemnelle de ſon corps, dont je viens de vous décrire l'hiſtoire dans toutes ſes circonſtan-

* *Chap* 48. *v.* 15.

† *Liv.* 4. *des Rois ch.* 13. *v.* 22.

ces : car il eſt vrai de dire que depuis cette auguſte cérémonie, les miracles n'ont jamais ceſſé en faveur de ceux qui ſe ſont mis ſous la protection de cette grande Sainte, ou qui ont eu recours à ſes mérites : je vais vous en donner une legere idée dans la ſuite.

Le docte Almannus, Religieux de l'Abbaye d'Hautvillers, dont le ſçavant Abbé Tritême fait une mention très-honorable en ſon ſecond Livre des hommes illuſtres de l'Ordre de ſaint Benoiſt, écrivant la vie de ſaint Nivard, Archevêque de Reims, à la fin de laquelle il a inſeré en abregé la vie de ſainte Berthe & de ſaint Gombert, dit entr'autres particularités, que ces deux Saints ſont comme les Anges tutelaires, qui veillent ſans ceſſe à la conduite des Religieuſes du Monaſtere d'Avenay, dont ils ſont les illuſtres fondateurs, pour les ſecourir dans leurs beſoins, & les protéger en toutes les occaſions ; de ſorte que dans les maladies, les afflictions & tous les accidens les plus fâcheux, elles ont toûjours reſſentis les effets amoureux de leur tendreſſe.

Qui ne ſçait qu'une cruelle incendie ayant preſque réduit en cendre tout le Bourg d'Avenay, le feu pouſſoit déja

ſes flammes juſqu'aux bâtimens du Monaſtere, qui le menaçoit d'un pareil embraſement; mais les Religieuſes ſe voyant en cet extrême danger, n'eurent pas plûtôt recours à leur ſainte Fondatrice, & oppoſés ſes Reliques ſacrées à la violence de cet élément impitoyable, qu'il amortit ſes ardeurs; & par un prodige des plus ſurprenans, comme s'il eût ſenti quelque vertu ſecrete qui l'eût repouſſé, il s'éteignit de lui-même, & céda à la force de ſainte Berthe qui protégeoit viſiblement ſa maiſon & ſes filles, qui lui en rendirent de ſolemnelles actions de graces.

Flodoart aſſure que de ſon tems une femme ayant volé les nappes, & autres linges ſervans aux Autels dans l'Egliſe du Monaſtere, où elle étoit demeurée ſous prétexte de dévotion & de continuer ſes prieres, fut ſoudain frappée d'un eſpece d'aveuglement, en punition de ſon crime, ſans pouvoir trouver la porte pour ſortir de l'Egliſe qu'après la reſtitution de ſon larcin. Mais la protection de ſainte Berthe & le pouvoir qu'elle a auprès de Dieu, ne ſe renferme pas dans ſon Abbaye; cette Sainte étend encore ſes charitables ſoins ſur tous ceux qui s'adreſſant à elle avec confiance,

viennent honorer ſes ſacrées Reliques.

L'on feroit des volumes entiers, ſi on vouloit mettre par écrit tous les miracles qui ſe ſont faits, & ſe font encore tous les jours par ſes mérites ; car il n'y a preſque point de ſemaine dans l'année, qui ne porte les marques du pouvoir ſouverain qu'elle a ſur les élémens qui la reſpectent, ſur les démons qui prennent la fuite aux approches de ſes os ſacrés, & ſur diverſes maladies, particulierement ſur les perſonnes troublées de leur eſprit, qu'on y améne de toutes parts, & qui à peine ont achevé la neuvaine qu'on y obſerve pour implorer ſes ſuffrages, qu'elles obtiennent le calme de leur eſprit & la ſanté de leur corps ; mais d'une maniere ſi viſible à tout le monde, que les plus incrédules qui en ont été ſouvent les témoins, ſont obligé de ſe rendre, & d'avoüer malgré eux, comme les magiciens de Pharaon, dans l'Exode, que le doigt de Dieu eſt ici : * *Digitus Dei eſt hic.* Les Auteurs qui ont écrit ſa vie, nous en fourniſſent pluſieurs exemples, dont je me contenterai d'en rapporter quelques-uns des plus remarquables.

La guériſon miraculeuſe de Hugues,

* *Exod. chap.* 8. *v.* 19.

Comte de Champagne, eſt une des plus éclatantes : ce Prince autant illuſtre par les bonnes qualités, que par la nobleſſe de ſon ſang, ayant été lâchement aſſaſſiné par un de ſes domeſtiques comblé de ſes bienfaits, qui le perça de pluſieurs coups de poignard dans ſon lit, dont les bleſſures furent jugées mortelles par les Chirurgiens les plus experts, & par les plus habiles Médecins, qui déſeſpéroient tous de ſa vie ; ce Prince, dis-je, ainſi abandonné des hommes, eût recours à ſainte Berthe, & ſe fit porter à Avenay, ſe confiant que ſi elle étoit favorable aux étrangers, elle ne rejetteroit pas les vœux de celui qui lui étoit allié de ſi près ; en effet, ce Seigneur n'eût pas plûtôt fait ſes prieres devant les Reliques de la Sainte, qu'il ſe trouva parfaitement gueri, dont il lui rendit de très-humbles actions de graces ; & en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, il fit à ſon Abbaye des préſens dignes d'une perſonne de ſa haute naiſſance, comme l'on voit dans une Chartre, qu'il en fit expédier l'an 1103. pendant le Regne de Philippe premier, Roi de France, & ſous Manaſſés, Archevêque de Reims.

Elle n'a pas moins de pouvoir ſur les démons que ſur les maladies, ce qui pa-

rut en la perſonne d'un nommé Sigibaut, habitant de Tour ſur Marne, qu'un de ces eſprits infernaux poſſédoit, mais d'une maniere ſi étrange, qu'il briſoit même les chaînes dont il étoit attaché, ſans que rien put réſiſter à ſa fureur. Ses parens le firent conduire à Avenay, où arrivant à la porte du Monaſtere, il s'écria d'une voix terrible & épouventable, qu'il ne pouvoit entrer en ce lieu, parce que ſainte Berthe le tourmentoit cruellement : on le porta dans l'Egliſe en preſence du corps de la Sainte, où redoublant l'horreur de ſes cris, rugiſſant tantôt comme un lion, tantôt mugiſſant comme les taureaux, puis heurlant comme les loups, ſifflant comme les dragons, & contrefaiſant toutes ſortes d'animaux, avec des poſtures monſtrueuſes, il n'avoit aucun repos. L'Abbeſſe & ſes Religieuſes touchées d'une juſte compaſſion à la vûë du pitoyable état de ce pauvre malheureux, joignirent le jeûne à la priere, pour obtenir plus efficacement ſa guériſon ; ce qui leur réüſſit ſi heureuſement, que le démon n'étant pas aſſez fort pour réſiſter au pouvoir de la Sainte, ni aux vœux de tant de ſervantes de Jeſus-Chriſt, fut contraint d'abandonner ſa proye, & de ſortir du corps de cet

homme, dont il s'étoit emparé, laissant dans l'Eglise une puanteur insuportable.

Nous voyons dans une Déposition autentique, qui se garde dans les Archives de l'Abbaye d'Avenay, que l'an 1612. un nommé Benlot, d'Arcy sur Aube, amenant en pélerinage à sainte Berthe sa fille âgée de vingt-trois ans, qui avoit perduë la parole & la raison depuis quelques années, ne fut pas plûtôt à la vûë du Bourg d'Avenay, qu'elle recouvra l'une & l'autre. Son pere agréablement surpris, & comblé de joye d'une guérison si miraculeuse & si prompte, résolut sans passer plus avant de retourner chez lui, comme les lépreux de l'Evangile; mais à peine eût-il fait quelque pas, que sa fille retomba dans son premier état, dont il fut extrêmement affligé; & reconnoissant sa faute, & que c'étoit une punition visible de son ingratitude, il continua son voyage; étant à Avenay, il fit faire la neuvaine ordinaire à sa fille, qui fut guérie parfaitement au huitiéme jour; & après de grandes actions de graces à notre Seigneur & à sainte Berthe, il la ramena pleine d'esprit & de santé en sa maison.

Le bruit de ce miracle se répandit bien-tôt partout, & alla jusqu'à Paris;

ce qui engagea Jeſſé Grandfils & Marie Laborde, Bourgeois de cette capitale du Royaume, qui en eût la connoiſſance, de mener par trois années conſécutives leur fille Marie Grandfils, au même pélerinage, pour implorer l'aſſiſtance de ſainte Berthe. Cette fille âgée d'environ vingt ans, étoit percluſe des jambes, avec des douleurs très-aiguës, ſans pouvoir ſe tenir droite ni marcher aucunement; mais une ſervante la portoit entre ſes bras, comme un enfant, partout où elle vouloit. La perſévérance de ces dévots pélerins, mérita enfin que Dieu exauça leurs vœux; ce qui arriva le onziéme de Juillet 1626, que la fille aſſiſtant à la grand'Meſſe chantée par les Religieuſes, où après avoir communié avec beaucoup de ferveur & de dévotion, ſe ſentit tout à fait ſoulagée de ſes douleurs, & commença à marcher, au grand étonnement de tout le monde, comme ſi jamais elle n'avoit eu aucun mal: chacun loüant la bonté de Dieu & admirant le pouvoir de ſainte Berthe auprès de lui, pour ſecourir ceux qui l'invoquent avec confiance. Ce miracle a été écrit & ſigné le 24 de Juin 1632. par Monſieur Jean Lebouc, Docteur en Théologie, homme de très-ſainte vie, pour lors Chanoine & Curé

d'Avenay, comme témoin oculaire & irréprochable, qui ajoûte que pendant trente-huit ans qu'il a été Curé d'Avenay, il a vû plusieurs personnes qui avoient entierement perdu l'esprit, venant par dévotion à sainte Berthe & y faisant leur neuvaine, s'en retournoient entiérement guéries.

Un pareil miracle arriva le 14 May 1672, en la personne de Nicolas Oudinet, depuis Avocat au Présidial de Reims, qui a fait l'étonnement & l'admiration de toute cette grande Ville, qui en a été témoin. Ce jeune homme étoit perclu des jambes, sans pouvoir marcher; il fut conduit par ses parens en pélerinage à sainte Berthe d'Avenay, où faisant sa neuvaine, il fut miraculeusement guéri le huitiéme jour; mais si parfaitement, qu'il alloit & marchoit sans l'aide de personne, ni se servir de bâton, comme il est porté expressément dans le Procès verbal qui en fut dressé à Épernay le dixiéme Juillet de la même année, où l'on voit plus au long l'histoire de ce miracle, avec le nom des témoins qui l'ont signé; & pour mémoire de ce bienfait si signalé, ses parens firent enchasser dans de l'argent le bâton dont il s'étoit servi, que l'on voit encore aujourdhui attaché

à la figure de saint Gombert. Les deux petites têtes d'argent attachées aux bras de la figure de sainte Berthe du grand Autel, sont les preuves de la reconnoissance d'une Dame de Paris ; elle les envoya à feuë Madame de Sillery, en lui mandant qu'elle avoit reçû de grands secours de sainte Berthe en sa personne, & en celle de Mademoiselle sa fille.

Mais il n'est pas nécessaire de recourir aux siécles passez, ni chercher des exemples si loin, puisque ces merveilles continuent encore tous les jours ; car nous voyons à la gloire de sainte Berthe, à la consolation de ceux qui la reclament & à l'édification des fideles, que d'une infinité de personnes malades ou troublées de leur esprit, que l'on améne sans cesse de tous côtez en l'Eglise de son Monastere où reposent ses saintes Reliques, pour implorer la divine miséricorde, & obtenir la guérison de leurs maux, par les mérites & les interceſſions de cette grande Sainte, il y en a très-peu qui après leur neuvaine accomplie, ne s'en retournent sains de corps & d'esprit. C'est ce que tout le monde voit tous les jours, & c'est ce que je proteste devant Dieu avoir vû quantité de fois, aussi clairement que la lumiere du soleil en

plein midi, & ce que je ne puis encore assez admirer en faisant ce Recueil : & si je ne rapporte pas ici le nom des personnes de l'un & de l'autre sexe, que j'ai vû guérir de la sorte depuis l'an 1695, que j'ai été nommé pour Confesseur de Madame Marguerite-Françoise de Boufflers, très-illustre Abbesse de l'Abbaye Royale d'Avenay, & de ses Religieuses, par Monseigneur l'Illustrissime Archevêque Duc de Reims, c'est que le nombre en est si grand, qu'il faudroit un gros volume pour les rapporter : ainsi j'aime mieux les laisser à la confession publique, que de les rédiger par écrit. L'on célébre tous les ans une Fête le 12 d'Octobre, en mémoire de tous ces miracles qu'elle a opéré & qu'elle opére encore en faveur des personnes affligées de diverses maladies, & spécialement de celle de l'esprit, comme nous l'avons dit dans ce recueil.

Au reste, ce que nous avons dit ici à la gloire de sainte Berthe, ne doit rien diminuer de la vénération qui est dûë à tant d'autres Corps saints, qui reposent dans la même Abbaye, comme celui de saint Gombert, de saint Tréfain, dont il est parlé dans leur propre vie, & de quelqu'une des onze mille Vierges ; comme aussi ceux des Martyrs saint Eusebe,

saint

ſaint Antonin & ſainte Juſtine, avec quelqu'autres Reliques que le Révérend Pere Vignon, Minime, & deux de ſes Religieux apporterent de Rome l'an 1620. dont le Pape Paul V. faiſoit preſent à Madame de Beauvilliers, très-digne & très-illuſtre Abbeſſe d'Avenay : Monſeigneur l'Evêque d'Archidal, Suffragant & Vicaire Général de l'Archevêché de Reims, reçût cette pieuſe libéralité du ſaint Pere, & en fit la Tranſlation avec beaucoup de cérémonie, & les plaça dans deux Chaſſes aux deux côtés du grand Autel, où elles ſont encore aujourdhui, & en font un des plus beaux ornemens.

Ce n'eſt donc pas ſans beaucoup de ſujet, que les peuples ont tant de dévotion pour le Monaſtere d'Avenay, vû le grand nombre de ſaintes Reliques que l'on y conſerve avec tant de reſpect, & que Dieu a fait connoître de tous tems par tant de ſignes ſi ſenſibles, combien il avoit agréable les prieres & les vœux qui lui étoient adreſſez dans ce lieu de piété : c'eſt auſſi ce qui doit redoubler la ferveur & le zele des Vierges ſaintes qui s'y ſont conſacrées à Jeſus-Chriſt, & les animer à faire de plus en plus tous

leurs efforts pour conſerver toûjours, comme elles ſont, la qualité glorieuſe de dignes Filles de Saint Benoiſt leur Patriarche, & de Sainte Berthe leur bonne Mere, par l'imitation parfaite de leurs vertus, & par la ſainteté de leur vie.

Fin de la vie de Sainte Berthe.

LA VIE DE S. GOMBERT MARTYR,

ÉPOUX DE SAINTE BERTHE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nobleſſe, Naiſſance, Éducation, & des études de Saint Gombert.

SI l'on a juſtement remarqué en la Vie de ſainte Berthe, que la divine Providence avoit réuni en ſa perſonne les différens états qui pouvoient en faire une grande Sainte; on peut bien dire à la gloire de ſaint Gombert ſon époux, que la nature & la grace avoit concouru par enſemble, pour en faire un homme parfait & accompli; puiſque toutes les qualitez qu'on peut déſirer en un Saint, pour le rendre recommandable devant Dieu & devant les hommes, e rencontrerent heureuſement en lui.

La nobleſſe, la beauté, les richeſſes, les honneurs, la ſcience, la devotion, la charité, & généralement toutes les autres vertus, qui en firent un des prodiges de ſon ſiécle.

Quant à la nobleſſe de ſa naiſſance, elle étoit des plus illuſtres, puiſqu'il étoit du Sang Royal de France, petit fils d'un Maire du Palais qui étoit alors la premiere dignité du Royaume. Tous ſes parens ſe diſtinguoient à la Cour par les premieres charges, & les plus grands emplois, dont ils étoient honorez. Sa mere s'appelloit Emme ou Aimée, d'une des plus nobles maiſons d'Aquitaine, qui poſſédoit de grands biens au de-là de la Loire. Cette illuſtre famille fut ſi conſidérée de nos Rois très-Chrêtiens, que Childeric, ſecond du nom, Roi d'Auſtraſie, & depuis Roi de France après Clotaire III. qui mourut jeune & ſans enfans, épouſa Blitilde, ſœur de ſaint Gombert, laquelle étant enceinte, fut malheureuſement tuée avec le Roi ſon mari dans les bois des Chelles, par Bodille & ſes Satrapes; & quoique la plûpart de nos Hiſtoriens ne faſſent aucune mention des enfans de Childeric, Almannus, Auteur célébre & ancien Religieux d'Hautvillers, comme nous l'a

vons remarqué dans la Vie de sainte Berthe, écrit dans la Vie de Saint Nivard, Archevêque de Reims & frere de saint Gombert, que saint Rieul, un des premiers Seigneurs de la Cour, épousa une des filles de Childeric & de la Reine Blitilde; & depuis renonçant volontairement à toutes les vaines grandeurs du siécle, par la profession Religieuse qu'il embrassa dans l'Abbaye d'Hautvillers, il fut élû Archevêque de Reims, & succéda à saint Nivard son oncle. Ce fut lui qui fonda le Monastere d'Orbay au Diocèse de Soissons, où son Corps repose, & y est gardé avec beaucoup de vénération: ce qui fait voir assez clairement, que les parens de saint Gombert étoient non-seulement trés-nobles & très-riches, mais très-vertueux & très-saints; aussi l'Eglise les a canonisé, & en célébre tous les ans la Fête.

Saint Gombert & sa chaste épouse sainte Berthe, n'ont en rien cedé à la dévotion & à la magnificence de ces Saints; & l'on peut justement leur appliquer ces paroles de S. Jerôme, à la noble Vierge Démitriade, issuë de la très-illustre famille des Anitiens, dont saint Benoist, saint Placide & saint Grégoire le Grand, descendoient aussi: *Vestri generis est habere*

& calcare divitias : C'eſt le propre de votre maiſon d'avoir de grandes richeſſes, & de les mépriſer généreuſement pour l'amour de Dieu ; puiſqu'ils ont en effet conſacré leurs grands biens à des uſages très-ſaints, à bâtir des Egliſes, fonder des Monaſteres, ſecourir les pauvres, & ſoulager tous les miſérables.

Ce n'eſt pas une merveille de quitter le monde lorſqu'il nous abandonne, & de fouler aux pieds les vaines & trompeuſes grandeurs, quand il nous prive de ſes biens ; mais de mépriſer le faux éclat de ſes vanités, lorſqu'il n'a pour nous que des attraits & des charmes, c'eſt le plus haut point de la perfection, & c'eſt ce qui fait juſtement l'admiration de tous les hommes ; c'eſt auſſi ce qui reléve beaucoup la gloire de S. Gombert, & qui rend ſes vertus plus héroïques & plus dignes de loüanges. Car nous liſons que ce jeune Prince, en qui la nature avoit pris plaiſir de renfermer les plus belles qualitez du corps & de l'eſprit pour le rendre parfait, mépriſa généreuſement le monde avec tous ſes engagemens, lorſqu'il lui préſentoit une fortune plus élevée, des plaiſirs plus ſenſibles, & des richeſſes plus abondantes, pour ſe donner entiérement à Dieu, ne conſidé-

rant toutes ces choſes, avec ſaint Paul, que comme du fumier & de la bouë, pour s'appliquer à la vraie ſageſſe & poſſéder Jeſus-Chriſt : auſſi l'Auteur de ſa vie remarque, qu'il étoit tellement aſſidu à l'Oraiſon dès ſon enfance, que les jours & les nuits lui ſembloient trop courts, pour vaquer à ce ſaint exercice, perſuadé qu'il étoit que c'eſt l'ame de la vie ſpirituelle & chrétienne ; & par ſon moyen il ſe trouva tout à fait dépoüillé de toutes les affections de la créature, & ſi parfaitement uni à ſon Dieu, qu'il ſembloit plûtôt un Ange du Ciel, qu'un homme vivant ſur la terre. A l'oraiſon il joignit toûjours les rigueurs d'une ſévére pénitence, chargeant ſon corps tendre & délicat de haires & de cilices, couchant ſur la dure, & domptant ſes appétits par des veilles continuelles, par des jeûnes rigoureux & par toutes ſortes d'auſtérités, pour les tenir ſoumis à l'eſprit. Si ſaint Bernard a dit juſtement, que c'eſt un eſpece de martyr d'affliger ſans ceſſe ſa chair, par de longues & très-pénibles mortifications, *eſt quoddam martyrii genus in continua ſui corporis afflictatione vivere* ; ne peut-on pas dire avec beaucoup plus de vérité, que la vie de ſaint Gombert n'étoit qu'un continuel

martyr, puisque ce jeune Seigneur nourri parmi les délices & la pompe d'une floriſſante Cour, ſe privoit volontairement de ſes plus agréables douceurs pour embraſſer toutes les ſévérités de la pénitence, vivant plûtôt en Religieux auſtere & pénitent, que comme un Prince jeune & délicat.

Une vie ſi rigoureuſe & dégagée des vains amuſemens du monde, n'empêcha pas qu'il ne ſe rendit parfait & conſommé en toutes ſortes de ſciences; car Dieu qui le deſtinoit à prêcher un jour ſon Évangile aux infidéles, lui ayant donné avec un eſprit vif & pénétrant un extrême déſir d'apprendre, il s'adonna avec tant d'aſſiduité à l'étude des lettres humaines & divines, qu'il y devint bientôt maître, les poſſédant dans un ſi haut degré de perfection, qu'on admiroit comment un Prince élevé à la Cour, avoit pû arriver à une ſi haute ſcience; mais comme Moyſe, au rapport de Philon, ne voulut jamais ſucer le lait d'une nourrice des Egyptiens, quoiqu'il en a appris parfaitement la doctrine, & tous les ſecrets les plus cachez de leur Théologie fabuleuſe; ce qui l'a fait appeller par ſaint Étienne, aux Actes des Apôtres, * *eruditum omni ſcientia Ægyptiorum*, un

* *Act. 7. v. 22.* homme

homme instruit dans toute la sagesse de l'Egypte ; de même il est vrai de dire que S. Gombert se rendit très-sçavant au milieu de la Cour, sans en apprendre les vices que pour les fuir avec horreur, conservant la pureté de son cœur & l'innocence de sa vie parmi les déréglemens & le désordre, se faisant ainsi à tous un model parfait de toutes les vertus.

CHAPITRE II.

Son Mariage avec Sainte Berthe & la vie sainte qu'ils menerent ensemble.

LA maniere austere & toute sainte dont vivoit S. Gombert au milieu des plaisirs & des désordres ordinaires de la Cour, fait assez juger que son dessein n'étoit pas de s'engager dans les liens du mariage, mais plûtôt de renoncer à toutes les vaines grandeurs du monde, & se consacrer entiérement au service des saints Autels, pour ne vaquer qu'à Dieu seul. L'importunité néanmoins, ou pour parler plus juste, les commandemens plusieurs fois réïtérés de ses parens l'emporterent sur toutes ses raisons ; car après avoir résisté longtems à toutes leurs instances, comme il étoit d'un naturel doux, honnête & soumis, il fut obligé de se

rendre à la force, & de céder à leurs perſuaſions pour ſe marier; c'eſt ainſi qu'en uſent ſouvent les grands & les riches du monde, l'intérêt des familles & les motifs humains l'emportant preſque toûjours ſur les raiſons divines, & ſur les mouvemens inſpirez du Ciel.

L'ancienne Hiſtoire de ſa vie ne nous marque pas le nom ni les qualitez de cette premiere Epouſe, mais les pourſuites empreſſées de ſes parens pour cette alliance, ne nous permettent pas de douter qu'elle ne lui fut au moins égale en nobleſſe & en biens; tout ce que nous en avons de certain, c'eſt qu'elle lui donna deux fils qui ne répondirent pas aux ſoins & à l'éducation de leur haute naiſſance; car ces deux jeunes Seigneurs corrompus par l'eſprit de malice, d'enfans d'un Saint, devinrent les bourreaux d'une Sainte qu'ils firent cruellement mourir de leurs propres mains, comme nous l'avons déja marqué en la vie de Sainte Berthe.

Cette illuſtre Dame ne vécut pas longtems, & Saint Gombert qui l'aimoit comme un autre lui-même, s'en vit ſéparé à la fleur de ſon âge, avec une réſolution ferme de ne plus s'attacher à aucune créature, pour s'unir totale

ment à ſon Créateur. Mais Dieu, dont les ſecrets ſont toûjours adorables, en diſpoſa tout autrement, & voulut pour des deſſeins qui nous ſont inconnus, qu'il épouſa en ſeconde nôce ſainte Berthe qui brilloit alors à la Cour comme un ſoleil par l'éclat de ſes vertus, de ſes mérites & de ſa nobleſſe. Je ne doute nullement que nos deux Saints mariés, ne connurent par une révélation particuliere, que le Ciel ne les uniſſoit enſemble par les liens ſacrés de ce Sacrement, que pour ſervir de modele de perfection & de ſainteté à tous ceux qui étoient engagés dans cet état, & pour s'enflammer eux-mêmes en l'amour de Dieu, & garder inviolablement la continence qu'ils s'étoient propoſée, comme la ſageſſe de leur conduite & la ſainteté de leur vie, l'a fait voir à tout le monde.

Je pourrois ajoûter encore que ce fut une récompenſe que le ſaint Eſprit donna à S. Gombert, en lui donnant ſainte Berthe pour épouſe ; puiſqu'aux termes de l'Ecriture, c'eſt un tréſor qu'une femme vertueuſe, & le précieux préſent que Dieu fait à l'homme juſte pour récompenſe de ſes bonnes actions, * *pars*

* *Eccl. 26. v 3.*

bona, mulier bona in parte timentium Deum; dabitur viro pro factis bonis. Il parût bien que le Ciel étoit l'auteur de ce saint Mariage, puisqu'on ne vit jamais une plus étroite union de cœur & d'esprit, de volonté & de sentimens. Saint Gombert admiroit justement les grandes qualités de sa chaste épouse, la regardoit comme un modéle achevé de toutes les vertus & l'honoroit comme une Sainte, la consultant dans les affaires les plus importantes, suivant ses avis dans ses plus hautes entrepriſes, se conduisant par ses sages conseils, comme s'il eût reçû un commandement exprès du Ciel de lui obéir en toutes choses : semblable au Patriarche Abraham, qui eût ordre de Dieu même d'écouter Sara son épouse, & de faire exactement tout ce qu'elle lui diroit : * *omnia quæ dixerit tibi Sara audi vocem ejus.* Sainte Berthe de sa part honoroit si parfaitement son mari, & l'aimoit d'une tendresse si respectueuse, qu'elle lui obéissoit ponctuellement, & prévenoit même toutes ses volontés, si nous n'aimons mieux dire qu'elle n'en avoit point d'autre que celle de saint Gombert : de-là venoit cette sainte &

* *Gen.* 21. *v.* 12.

parfaite amitié, qui les uniſſoit ſi intimement, qu'ils ſembloient n'avoir qu'un cœur & qu'une ame ; & comme elle n'étoit fondée, ni ſur les avantages de la fortune qui périſſent ſouvent contre nos eſpérances, ni ſur les liens de la chair & du ſang, qui ſont toûjours corruptibles, mais uniquement ſur la charité & le parfait amour qu'ils avoient pour Dieu, & ſur le même deſſein de ſe donner à lui ſans réſerve & s'avancer dans la perfection, elle fut toûjours inviolable & conſtante. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les ſerviteurs & domeſtiques de ces deux Saints, vivoient à leur exemple dans une ſi grande paix & avec tant de piété & de dévotion, que leur maiſon reſſembloit plûtôt à un Monaſtere bien reglé, qu'au Palais d'un grand Seigneur ; c'étoit en effet le réfuge de tous les pauvres, l'azile des miſérables, & les charitez qui s'y faiſoient furent ſi grandes, que ſon Hiſtorien a remarqué qu'il donnoit au delà de ſes biens ; & que tout riche qu'il étoit, ſes aumônes alloient juſqu'à l'excès : *Ultrà vires dabat pauperibus* ; en ſorte qu'on pouvoit dire de ſaint Gombert, ce que ſaint Grégoire de Nazianze a dit de ſaint Baſile le Grand : Que la mer Atlanique avec toutes ſes richeſſes, n'eût

pas été suffisante pour fournir à ses généreuses libéralités, & satisfaire au désir insatiable qu'il avoit d'assister tous les pauvres : *Nè mare quidem Atlanticum ad eleemosinas faciendas es suffeciſſet.*

Ce fut cette charité ardente à secourir les affligez, qui ne disoit jamais c'est assez, qui anima saintement son zele à défendre ses droits à la succession des biens de S. Nivard, Archevêque de Reims, son frere, contre saint Rieul son neveu, qui lui succéda à l'Archevêché de la même Ville. Mais comme ces deux Saints ne cherchoient en ce different, que la gloire de Dieu & l'utilité du prochain, il fut facile de les accorder ; car saint Gombert consentit que les donations faites aux Eglises de Notre-Dame de Reims, de saint Remy d'Hautvillers, de saint Basle & d'autres, demeurassent inviolables & sans diminution, comme biens consacrés à Dieu, ausquels on ne pouvoit toucher sans sacrilege ; & saint Rieul lui céda volontairement les grands biens de leur mere Aimée, pour en joüir lui seul, sans qu'aucun autre y pût rien prétendre. Flodoart assure dans son Histoire, * que l'on voyoit encore de son tems cette Tran-

* *Liv. 20. chap. 10.*

faction dans les Archives de Reims.

Les anciens Mémoires de sa vie nous marquent plus en détail, que sa charité & son zele se faisoit particulierement admirer à défendre ceux qu'il voyoit opprimés injustement, & les délivrer des mains tiranniques de leurs persécuteurs; de maniere qu'il pouvoit bien dire avec le saint homme Job : * *J'étois le pere & le défenseur des pauvres; je brisois les machoires du méchant, & lui arrachoit d'entre les dents la proye qu'il croyoit déja dévorer.* Il donnoit audience à tous ceux qui venoient implorer sa protection, les écoutoit avec une patience vrayement admirable, s'informoit très-soigneusement du sujet de leurs plaintes, & leur rendoit à tous une parfaite justice, sans avoir égard ni à la qualité des personnes, ni à la faveur des Grands, ni aux richesses qui corrompent souvent le cœur des plus désintéressés, & sans même qu'aucun, quelque puissant qu'il fut, osât le contredire ou résister à l'équité de ses jugemens.

L'on peut avec raison attribuer ce pouvoir souverain qu'il s'étoit acquis sur les esprits les plus rebelles, & cette déférence admirable que tout le monde avoit

* *Job. chap. 29. v. 16. & 17.*

pour ſes ſentimens, à ſa haute naiſſance; puiſqu'il étoit Prince du Sang & beaufrere d'un grand Roi, & beaucoup encore à ſes rares vertus & à ſon éminente ſainteté, ſi connuë par-tout le Royaume, qu'on le tenoit plûtôt pour un Ange du Ciel, que pour un homme de la terre; mais ce qui lui avoit attiré tous les cœurs, & ce qu'on admiroit davantage en ſa perſonne, c'étoit cette prudence conſommée avec laquelle il agiſſoit en toutes choſes: car outre qu'il étoit très-ſçavant, & parfaitement bien verſé dans toutes ſortes d'affaires, on peut dire qu'il avoit une ſageſſe toute divine, qui lui faiſoit connoître, comme à un autre Daniel, les fourberies & les impoſtures des méchans, & diſcerner avec beaucoup de pénétration, le droit & la juſtice des bons; ainſi il étoit aimé de ceux-ci, qui l'honoroient comme leur pere & protecteur, & ceux-là le craignoient comme un juſte & rigoureux cenſeur de leurs crimes & de leurs vices: tant il eſt vrai ce que Salomon a dit ſi ſagement dans les Proverbes: * *Que le Prince qui eſt aſſis ſur le trône de la juſtice, chaſſe tout le mal d'un regard de ſes yeux.*

* *Prov. ch. 20. v. 8.*

CHAPITRE III.

Séparation de saint Gombert & de sainte Berthe son Épouse.

TAnt de grandes & si saintes actions dont nous venons de parler, qui méritoient justement l'approbation des Anges & des hommes, & qui faisoient l'étonnement de tout le monde, parurent trop peu de choses aux yeux de S. Gombert, pour satisfaire à ses désirs embrasés, & au dessein qu'il avoit de tendre toûjours à une plus haute perfection. Car quoique ce grand Saint au milieu des intrigues de la Cour, & parmi les soins multipliés du mariage & du siécle, n'eût que des pensées pour le Ciel, où son esprit & son cœur étoient toûjours attachés; que sainte Berthe sa très-chaste épouse animée des mêmes sentimens, bien loin de le détourner de tous ces exercices de piété, le porta de plus en plus par ses paroles & ses exemples, à la pratique de tant d'excellentes vertus: Dieu néanmoins qui les destinoit à de plus hauts desseins, pour l'avancement de sa gloire & pour leur propre sanctification, leur donna de si grands dégoûts des choses de la terre, & un amour si ardent & si tendre pour les solides gran-

deurs du Ciel, qu'ils réſolurent par une inſpiration ſecrette, de ſe ſéparer entiérement pour ne plus vivre qu'à lui ſeul, & employer avec plus de liberté, leurs biens, leurs perſonnes & leurs vies à ſon ſervice. Ils communiquerent cette généreuſe réſolution à ſaint Rieul, Archevêque de Reims, leur Prélat & leur neveu, qui l'ayant examiné ſérieuſement, l'approuva, comme nous l'avons déja dit en la vie de ſainte Berthe. Ainſi ſe ſéparerent mutuellement ſaint Gombert & ſainte Berthe, après quelques années de mariage, où vivant enſemble comme le frere & la ſœur, ils garderent une chaſteté ſi entiere, que notre Saint pouvoit dire de ſa chaſte épouſe, ce que nous liſons de ſaint Henry: Ce ſaint Empereur étant au lit de la mort, fit appeller les parens de l'Impératrice ſainte Cunegonde ſa femme; & en préſence des Evêques, des Prélats, & de toute ſa Cour, leur adreſſa ce diſcours qu'Adelberon, Evêque d'Utrecht, rapporte en ces termes: *J'ai reçû de vous ou plûtôt de Jeſus-Chriſt, Monſeigneur, cette ſainte Fille; je vous la rends, & la remets entre vos mains & de mon Sauveur, en même état que vous me l'avez donné; je l'ai pris étant Vierge, & je l'ai conſervé Vierge & ſans corruption;*

& auſſi-tôt il rendit ſa belle ame à ſon Créateur, pour joüir dans le Ciel de la récompenſe dûë à tant de vertus, & poſſéder à jamais la couronne que mérite une ſi excellente chaſteté. S. Gombert pouvoit dire de même de ſa très-chaſte épouſe, qu'il l'avoit reçû Vierge & la laiſſoit Vierge ; avec cette difference néanmoins, que ſaint Gombert ſe ſépara volontairement de ſainte Berthe au milieu de ſes années, pour ſervir plus parfaitement ſon Dieu, & vêcut encore long-tems après ſa ſéparation ; & que S. Henry ne quitta ſainte Cunegonde, que par la néceſſité de la mort.

CHAPITRE IV.

Du Monaſtere que ſaint Gombert fit bâtir à Reims.

NOus liſons aux Actes des Apôtres, que ſaint Paul & ſaint Barnabé ſe ſéparerent par un ordre exprès du ſaint Eſprit, pour l'utilité de l'Egliſe & pour la converſion d'un plus grand nombre d'infidéles ; car ce Dieu d'amour les envoyant ſéparément annoncer l'Evangile en diverſes Provinces, leur donna par ce moyen occaſion de prêcher à pluſieurs Nations, & les convertir à la foi de Jeſus-Chriſt. Ce fut auſſi ſans doute dans le

même sentiment, que Dieu inspira à S. Gombert & à sainte Berthe de se séparer, afin de travailler plus efficacement par l'exemple de leurs vertus & par la sainteté de leur vie, à la sanctification de plusieurs : car comme ces deux Saints étroitement unis & vivans ensemble, n'avoient eu qu'un cœur & qu'une volonté pour son service, ils n'eurent qu'un même dessein dans leur séparation, de procurer par-tout sa gloire. Ainsi comme sainte Berthe incontinent après qu'elle fut séparée de son mari, se retira dans le lieu qui lui fut marqué par un Ange, où elle fit bâtir le Monastere d'Avenay : saint Gombert qui ne se conduisoit que par les lumieres du Ciel, désirant à l'imitation de sa sainte épouse consacrer ses biens à Dieu, après s'être consacré totalement lui-même, connut par une révélation divine, étant une nuit en oraison, que Dieu vouloit qu'il fonda un Monastere à la Porte de Reims, appellé anciennement *Collectio*, ou lieu d'assemblée, parce que c'étoit le lieu où les Marchands venoient vendre leurs marchandises ; d'autres l'ont nommé la Porte Basiliscaire & Royale, & quelquefois la Porte de la Mort, dont on ne peut pas donner de bonnes raisons, & que je passe sous silence.

Comme la grace ne souffre point de retardement dans ses opérations, à peine le jour commença à paroître, que notre Saint impatient d'exécuter les volontés du Ciel, se transporta, sans differer un moment, au lieu qui lui avoit été marqué, pour y prendre les mesures, & donner ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour la perfection d'un si saint dessein, qui fut poursuivi & achevé avec tant de promptitude, qu'en peu de tems on vit élever un édifice digne de la grandeur de celui qui l'avoit entrepris. En effet, c'étoit un Prince riche & puissant, qui n'épargnoit rien, & un Saint que Dieu honora de plusieurs miracles, pendant qu'on travailloit à ce Sanctuaire qui devoit renfermer tant de saintes Religieuses, rendant la vûë aux aveugles, la parole aux muets, l'oüie aux sourds, faisant marcher droit les boiteux, & autres merveilles de même nature, qui le faisoit admirer de tout le monde. Avec quelle ardeur donc ne pouvons-nous pas croire que les ouvriers travailloient à cet Edifice, étant si libéralement récompensés & comme assurés de la protection d'un saint qui pouvoit par ses prieres les préserver de tous les accidens ordinaires à leur profession, ou les guérir d'une seule parole,

s'ils y étoient tombez.

Le Monaſtere achevé, ſaint Gomber le dotta de très-grands revenus, en fit con ſacrer l'Egliſe en l'honneur de ſaint Pie re & l'enrichit de magnifiques ornemen & de précieuſes Reliques, entr'autre d'une dent de l'Apôtre ſaint André, qe faiſoit beaucoup de miracles ſelon Flo doard, qui aſſure dans ſon Hiſtoire d Reims, que la plûpart des malades qu venoient la baiſer par devotion étoient i continent entiérement guéris; mais ce qu en fit à mon avis le plus bel ornement fu le grand nombre de très-ſaintes & trè vertueuſes Vierges qu'il y aſſembla, qu mourans continuellement au monde & elles-mêmes, pour ne vivre qu'à Jeſu Chriſt, menoient une vie vraiement ang lique. Notre Saint n'en fut pas ſeuleme le Fondateur & le Pere, il voulut en êt le Directeur pour les conduire par ſ ferventes exhortations au chemin de perfection, & les animer par ſes exempl à la pratique de toutes les vertus. Car un Prince du ſang Royal élevé parmy délices de la Cour, & qui pouvoit lég timement joüir des biens & des douceu attachés à ſa haute naiſſance, mépriſ d'un courage généreux toutes ces vai grandeurs, pour embraſſer la pénitenc

faisant tout son plaisir de la priere, du jeûne, des veilles & de toutes sortes d'austérités pour se crucifier avec J. C. comment des Religieuses, dont la vie ne doit être qu'un sacrifice continuel d'elles-mêmes, par la mortification de tous leurs sens, n'eussent-elles pas été animées à imiter les actions d'un Saint, qui ne brûlant que des plus pures flammes de l'amour divin, faisoit à leurs yeux quantité de miracles, comme nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Des Miracles de saint Gombert.

IL me seroit difficile d'écrire ici le nombre & la qualité des miracles, dont Dieu honora saint Gombert, depuis la fondation de son Monastere. Je me contenterai d'en rapporter quelques uns des plus remarquables; & comme sa personne & sa vie n'étoient qu'un tissu de merveilles, je commencerai par ce qui lui arriva à lui-même.

Étant un jour en oraison devant le très-saint Sacrement, il fut environné d'une lumiere si brillante, que sa face & tout son corps parurent rayonnant comme un soleil, qui ébloüissoit les yeux de toutes les Religieuses, & de plusieurs

personnes qui furent témoins de cette merveille, dont ils ne demeurerent pas moins étonnées que les Apôtres à la vûë de Jesus-Christ transfiguré sur le Tabor ; & ce qui augmenta leur admiration, fut qu'une flamme s'éleva miraculeusement du milieu de cette lumiere céleste, qui alluma un grand cierge posé devant le grand Autel, qui après avoir brûlé quelque tems, fut éteint & rallumé jusqu'à trois fois, par un feu qu'on vit descendre du Ciel. Peut-être, dit pieusement un Auteur, pour honorer les trois personnes adorables de la très-sainte Trinité, ou pour nous faire comprendre que ce Saint avoit glorieusement triomphé du démon, de la chair & du monde. Flodoart assure dans son histoire de Reims,* que de son tems l'on voyoit encore ce cierge, que trois Bourgeois de la même Ville avoient donné à cette Eglise, en action de graces de leur heureux retour de Rome, où ils étoient allez par dévotion visiter le sépulcre des Apôtres saint Pierre & saint Paul.

Le bruit de ces merveilles attira un grand nombre de malades, qu'on amenoit de divers endroits au Monastere de

* *Liv. 4. chap. 43.*

saint

ſaint Gombert, pour être ſoulagez ou guéris par ſes mérites. Un des plus remarquables, dont l'hiſtoire de ſa vie nous fait mention, fut une jeune fille percluſe de tous ſes membres, & ſi oppreſſée de la poitrine, qu'à peine pouvoit-elle reſpirer. Ses parens qui n'attendoient plus que le moment qu'elle expirât entre leurs mains, eurent recours à notre Saint; & la faiſant porter dans l'Egliſe où il étoit en oraiſon, le conjurerent les larmes aux yeux de les ſecourir dans leur affliction, & d'obtenir par ſes prieres la guériſon de leur fille, réduite à l'extrêmité où il la voyoit, ſans que tous les remedes humains euſſent pû lui donner aucun ſoulagement. Saint Gombert fut touché de compaſſion à la vûë de cet objet vraiement digne de pitié; mais l'humilité de ſon ame l'emportant ſur la tendreſſe de ſon cœur, il s'en excuſa toûjours, ne ſe croyant pas digne de pouvoir faire un ſi grand miracle; vaincu enfin par les inſtances réïtérées des parens de cette affligée, qui perſévérerent ſix jours à implorer ſon aſſiſtance, le ſeptiéme il fit mettre les Religieuſes avec lui en prieres, afin de fléchir la divine miſéricorde en faveur de la malade, qui ſua du ſang par tout ſon corps, avec d'extrêmes dou-

leurs ; & s'étant approché de ſon lit, il la prit par la main, & lui commanda au nom de Jeſus-Chriſt de ſe lever, & elle ouvrit auſſi-tôt les yeux, obéit à ſa parole, & ſe trouva parfaitement guérie, au grand étonnement d'une multitude de peuple, qui fut témoin de cette merveille, & qui ne pouvoit ſe laſſer de rendre des actions de graces à Dieu, & d'admirer la ſainteté & le pouvoir de ſon ſerviteur.

Pour confirmer la vérité de cette merveille, il ne faut point ômettre que Flodoart,* ſi ſouvent cité dans ces Recueils, écrit avoir vû une Religieuſe de ce Monaſtere, qui l'aſſura, qu'elle avoit été comme morte pendant huit jours, qu'elle avoit ſué du ſang, & avoit eu des viſions extraordinaires. On peut croire, ſans faire violence à l'Hiſtoire, qu'elle étoit cette même fille, qui ayant été miraculeuſement guérie, s'étoit conſacrée à Dieu dans cette maiſon, en reconnoiſſance de cette faveur.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que ſaint Gombert fit beaucoup d'autres miracles dans la ſuite, qui rendirent ſon Monaſtere très-célébre, & le mirent dans

* *Liv.* 4. *chap.* 43.

une si haute réputation dans le monde ; sans parler de ses grandes richesses, & de la beauté de ses superbes bâtimens qui le distinguoient entre tous, que l'Empereur Charlemagne lui donna de très-grands privileges, & l'exempta de toutes autres Juridictions que de celle des Rois. Loüis le Débonnaire son fils & son successeur à l'Empire, fit de même ; & pour marque de sa protection particuliere, le donna à la Princesse Alpaïde sa fille, afin d'en soutenir les droits, ou peut-être parce que ce pieux Empereur crût qu'elle pourroit s'y rendre Religieuse, & en être un jour Abbesse ; mais cette Princesse s'étant mariée depuis à Bégon, Comte de Paris, homme présomptueux & rempli de vanité, il arriva que ce jeune Seigneur considérant un jour la beauté de cette magnifique Eglise, voulut entrer dedans une autre tout proche, dédiée à saint Michel, dont la porte étoit fort basse, & se blessa griévement à la tête ; ce qui le mit dans une telle colere, que transporté de fureur & de rage, il commanda à ses gens de détruire ce saint Temple, qui avoit été l'occasion de sa blessure, & partit aussi-tôt de Reims pour aller à Laon, où il éprouva le juste châtiment de son crime ; car Dieu per-

mit que le démon s'emparât de son corps, & le tourmentât d'une si étrange maniere, qu'écumant comme un furieux, rugissant comme un lion, rompant & brisant tout, il se déchiroit lui-même avec les ongles & les dents ; ensorte qu'on fut obligé de l'enchaîner comme une béte féroce, tout le monde reconnoissant que c'étoit une punition visible du Ciel, pour avoir osé attenter à un si saint lieu. Ses parens touchez sensiblement d'un accident si funeste, vinrent au Monastere demander pardon pour le Comte, & réparer non-seulement les dommages causez par son ordre, mais y faire de grandes libéralités ; & joignant les larmes aux prieres, ils obtinrent sa délivrance.

L'Histoire ajoûte, que Létard & Érard, ses deux fils, épouventés d'un châtiment si terrible, & craignant les justes vengeances de Dieu sur ceux qui usurpent ou qui retiennent injustement les biens de l'Eglise, & les employent à des usages profanes, renoncerent volontairement à tout ce qu'ils pouvoient prétendre à ce Monastere, & en firent une entiere cession aux Archevêque de Reims, qui en eurent toûjours depuis la conduite. Mais comme il n'y a rien de si bien établi dans le monde,

ui ne ſoit ſujet à la révolution des tems, e Royal & dévot Monaſtere fut entiéement ruiné par les guerres civiles, & ar les courſes des Normands, qui déolerent preſque toute la France, & particulierement la Champagne, ſous le égne de Charles le Chauve : tout ce u'il nous en reſte, ſont quelques anciens âtimens, & les ſales du College de ſaint atrice, qui ayant été bâties de ces débris, marquent aſſez combien ce Moaſtere étoit ſomptueux & magnifique.

CHAPITRE VI.

Du voyage de Saint Gombert en Écoſſe.

C'Eſt avec raiſon que le Saint Eſprit dans les Proverbes, * compare les voyes des juſtes à la lumiere du ſoleil ; car comme cet aſtre ne s'arrête jamais dans ſa courſe, ſa lumiere croît toûjours juſqu'à ſon midi ; ainſi les juſtes marchent à grands pas dans le chemin de la vertu, & s'avancent juſqu'à ce qu'ils aient atteint la perfection de la ſainteté à laquelle ils aſpirent.

Telle fut la conduite de ſaint Gombert ; ce grand Saint dès ſa plus tendre jeuneſſe, donna des marques d'une piété

* *Prov. chap. 4. v. 18.*

vrâiement exemplaire, foulant aux pie
par un généreux mépris toutes les vanit
du monde, au milieu de la Cour,
renonçant aux plaisirs de la chair & d
sens, pour embrasser une vie austere
pénitente. Il garda dans son maria
avec sainte Berthe la pureté d'un Ang
ce n'est pas encore tout ; s'étant sépar
par un consentement mutuel, de sa chas
& très-chere Epouse, pour se donn
uniquement à Dieu tous les deux,
consacra ses biens à lui bâtir des Tem
ples, à fonder des Monasteres, & à so
lager les misérables ; & pour comble d
gloire, il fit plusieurs miracles qui le fa
soient honorer par tout comme un Sain
& néanmoins après tant d'héroïques a
tions, il crût encore n'avoir rien fait s
n'abandonnoit son pays, & ne répando
son sang pour l'amour de celui qui avo
donné sa précieuse vie pour son salu
Pressé de cet ardent désir, il forma
dessein de passer en des Terres étrange
res, pour prêcher l'Evangile à ces peu
ples barbares, & les convertir à la foi d
Jesus-Christ. Une résolution si géné
reuse & si sainte, ne pût être si secret
qu'elle ne fut bien-tôt connuë de ses pa
rens, & de plusieurs personnes des plu
distinguées en science, en mérite & e

sainteté, qui n'oublierent rien pour l'en détourner : lui répresentant avec beaucoup de force & de zele, qu'il pouvoit travailler aussi utilement à la gloire de Dieu, au salut des ames & à sa propre perfection, dans son pays, que dans ces Provinces infidéles, où sa naissance, ses qualitez & ses mœurs étant inconnuës, ces idolâtres n'auroient que des rigueurs pour sa personne & du mépris pour ses paroles, sans avoir la liberté d'aucun exercice de sa Religion, dont ils étoient les ennemis déclarés.

Ces raisons, qui auroient sans doute ébranlé un cœur moins constant & moins généreux que le sien, le confirmerent davantage dans sa résolution : & comme il l'avoit formée en son ame, par une inspiration particuliere du Ciel, tous les resforts de la sagesse des hommes de la terre, ne pûrent l'en détourner ; ne désirant rien plus que de souffrir & d'endurer pour l'amour de Jesus-Christ, dont son cœur étoit si saintement embrasé : & répondans à ceux qui lui proposoient ces obstacles, comme l'Apôtre saint Paul aux Chrétiens, qui le détournoient d'aller en Jérusalem, parce qu'il devoit y être maltraité. * *Que faites-vous, & pour-*

* *Act. ch. 20. v. 23, 24. & ch. 21. v. 13.*

quoi affligez-vous mon ame ? Il eſt vrai, je le ſçai, & c'eſt le Saint Eſprit qui me le fait connoître, que je dois être chargé de liens & de chaînes, & accablé ſous le poids des afflictions en Jéruſalem : Mais je ne crains rien de toutes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus précieuſe que mon ſalut ; il me ſuffit que j'acheve ma courſe, & que j'accompliſſe le miniſtere que le Seigneur m'a donné, qui eſt de prêcher l'Évangile de la grace de Dieu, faiſant gloire de mourir pour la défenſe de ſon nom.

Animé donc du même eſprit, & brûlé du même feu que ce divin Apôtre, il ſe diſpoſa à partir pour ſon voyage ; & afin que rien ne pût retarder l'exécution de ſon deſſein, il voulut ſe dépoüiller du reſte de ſes biens, qu'il donna aux Egliſes de Reims & du Diocèſe, dont il y en eût peu qui ne reſſentiſſent les effets de ſa généreuſe libéralité. Il donna en particulier au Monaſtere des Saints Timothée & Apollinaire, ſitué au Bourg de Saint Henry, une riche Métairie avec toutes ſes dépendances, au Village de Vautons apellé Villiers, pour augmenter le nombre des Religieux qui y faiſoient alors le Service divin. Il prit enfin congé de ſa très-chaſte épouſe ſainte Berthe, & de toutes les Religieuſes de l'un & l'autre

l'autre Monaſtere, & leur dit le dernier adieu avec beaucoup de tendreſſe & de larmes, & partit pour l'Iſle d'Altiſſat, réſolu d'expoſer ſon ſang & ſa vie pour la converſion de ces idolâtres, & pour les gagner à Jeſus-Chriſt.

L'Hiſtoire remarque qu'environ l'année 565. ſaint Colomban avoit déja prêché l'Evangile dans ces contrées avec un ſuccès ſi heureux, qu'il convertit une grande partie de l'Ecoſſe, où il bâtit pluſieurs Monaſteres, & mérita d'en être reconnu l'Apôtre, avec cette circonſtance remarquable raportée par le Cardinal Baronius, que ce ſaint Abbé n'ayant pas voulu accepter par humilité la dignité d'Evêque que le Pape lui offrit; ce ſouverain Pontife touché de ſa vertu, & en reconnoiſſance des grands ſervices qu'il avoit rendu à l'Egliſe, ordonna que tous les Prélats d'Ecoſſe ſeroient ſoumis à l'Abbé du Monaſtere de S. Colomban, qu'il déclara Primat de tout ce Royaume. Ce fut avec les Religieux de ce Saint, que Gombert arrivant dans ce pays, contracta une étroite alliance; & comme ils n'avoient tous qu'un même deſſein, de ruiner l'idolâtrie & d'inſtruire ces peuples des myſteres de notre ſainte foi, il les pria de ſe joindre à lui pour

travailler enſemble plus efficacement à la converſion de ces ames rachetées du ſang du Fils de Dieu, que le démon tenoit captives ſous ſa tyrannie. Il commença donc à prêcher l'Evangile avec tant d'ardeur & de zéle, qu'en peu de tems il convertit un grand nombre de ces infidéles, confirmant la vérité de ſes paroles par la ſainteté de ſa vie & par les fréquens miracles que Dieu opéroit en ſa faveur; & l'on vit bientôt les Temples des faux Dieux démolis, les Autels abatus, leurs Idoles renverſées, la croix de Jeſus-Chriſt élevée ſur ces ruines, & ſon nom reconnu & adoré par tout; en ſorte que cette Iſle qui étoit auparavant le ſiége de l'idolâtrie & la retraite des démons, où ces eſprits malins exerçoient un cruel empire, devint heureuſement la demeure du vrai Dieu, & fut éclairée des lumieres de l'Evangile, par les ferventes prédications de ce nouvel Apôtre, qui y fit bâtir des Egliſes au vrai Dieu, & un très-beau Monaſtere qu'il remplit de Religieux de ſaint Colomban, & le dotta de grands revenus qu'il avoit réſervés de la ſucceſſion de ſa Mere Aimée, afin de cultiver par leurs paroles & leurs exemples cette nouvelle vigne du Seigneur, & confirmer ces nouveaux convertis à la foi.

Qui pourroit exprimer les transports de joye, dont notre Saint fut pénétré en son ame de voir ses travaux bénis du Ciel, & les actions de graces qu'il rendoit continuellement à sa divine bonté, de l'avoir choisi pour une entreprise si glorieuse à Jesus-Christ, & si utile au salut de tant de personnes qu'il avoit retiré des ténébres de l'erreur, des ombres de la mort & de la puissance du démon, pour les mettre en l'heureuse liberté des enfans de Dieu, & qui devoient faire un jour sa joye & sa couronne dans le Ciel; comme S. Paul appelle ceux qu'il avoit convertis: *Gaudium & corona mea.*

CHAPITRE VII.

Le Martyr de Saint Gombert.

PEndant que le Ciel & la terre, les Anges & les hommes se réjoüissoient justement de la conversion de tant d'ames; l'enfer & les démons crévoient de dépit & de rage contre saint Gombert, qui leur enlevoit leur proye; & jaloux de sa gloire & du bonheur de ces ames converties, ils animerent quelques-uns de ces Idolâtres les plus endurcis à vanger la querelle de leurs Dieux, la démolition de leurs Temples, & le renversement de leurs Autels & de leurs Idoles,

par la mort de celui qui ne travailloit qu'à leur procurer la vie surnaturelle de la grace : notre Saint connut par une inspiration divine le dessein de ces infidéles, dont il rendit mille actions de graces à Dieu ; & bien loin de craindre les suplices & les tourmens qui lui étoient préparés par la cruauté de ces barbares, il redoubla ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons & tous ses exercices de pénitence pour se disposer à la mort, & mériter la couronne du martyr qu'il désiroit si ardemment ; & n'estimant rien tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, il ranima son zéle par de nouvelles flammes ; & plus embrasé que jamais de l'amour de son Dieu, qui brûloit son cœur, il prêcha avec tant d'ardeur & de force, que rien ne pouvant résister à la vertu de l'esprit qui parloit par sa bouche ; il détruisoit par tout le culte des faux Dieux, brisoit leurs idoles, & renversoit leurs temples & leurs autels, sans laisser aucune marque de l'idolâtrie, pour établir le Royaume de Jesus-Christ, lui élever des Eglises, & le faire adorer par ceux qui l'avoient si cruellement persécuté.

Il seroit difficile de concevoir jusqu'à quel excès de fureur & de rage les Prêtres des Idoles furent transportés, voyant le

Christianisme triompher si glorieuse-ment de la fausseté de leur Religion, par les prédications de Saint Gombert ; aussi ne garderent-ils plus de mesures, que pour se saisir de sa personne, afin de le faire cruellement mourir : à ce dessein ils entrerent un jour tumultuairement à main armée dans son Monastere, où trouvant le Saint priant à deux genoux devant le Très-Saint Sacrement pour leur conversion, ils se jetterent sur lui comme des lions furieux ; & sans considérer ni sa naissance, ni ses bienfaits dont il les avoit comblés, ils le dépoüillerent de ses habits, & le foüeterent si rudement, que le sang couloit de toutes les parties de son corps, meurtri & déchiré par la violence des coups ; dans ce tourment honteux & cruel, notre invincible Martyr n'avoit que des loüanges en la bouche, & l'esprit & les yeux élevés au Ciel, rendant grace à Dieu de toutes les plus tendres affections de son cœur, de l'avoir trouvé digne de souffrir pour son amour, lui offrant amoureusement en sacrifice son sang & sa vie pour la conversion des boureaux qui le tourmentoient si cruellement : mais la charité dont brûloit saint Gombert pour ces barbares, ne pût amolir la dureté de leurs cœurs ; car ils inven-

terent de nouveaux ſuplices pour éprouver ſa conſtance ; & ne pouvant ébranler ſon courage, ils le chargerent de fers & de chaînes, & lié avec de groſſes cordes pour le tourmenter plus facilement ; ils commirent mille indignités contre ſa perſonne, qu'il ſouffrit avec beaucoup de douceur & de joye, juſqu'à ce qu'un des plus determinés de la troupe, après lui avoir dechargé pluſieurs coups de ſon épée ſur la tête & haché tous les membres, il lui paſſa au travers du corps, & lui ravit ainſi la vie ; ſa belle ame comblée de vertus & de mérites s'envolant dans le Ciel, pour y récevoir la juſte récompenſe de tant d'actions & de travaux entrepris pour la gloire de Dieu & le ſalut de ſon prochain, le 29 d'Avril jour auquel l'Egliſe célébre tous les ans ſa Fête, & particulierement dans l'Abbaye d'Avenay où ſes ſaintes Reliques repoſent.

Ces barbares extrêmement joyeux de s'être ainſi vangé de leur plus cruel ennemi, s'étant retiré, les Religieux du Monaſtere & les Chrêtiens de cette Iſle nouvellement convertis, accoururent à ce triſte ſpectacle, pleurant amérement la mort de celui qui leur avoit donné la véritable vie, & baiſerent avec beaucoup de devotion & de tendreſſe ſes playes ſa-

crées, qu'ils laverent dans leurs larmes; & après lui avoir rendu tous les honneurs dûs à la sainteté d'un Martyr & d'un Apôtre, ils inhumerent son saint Corps devant le grand Autel de l'Eglise, au lieu même où il avoit été martirisé. Dieu l'honora après sa mort d'un grand nombre de miracles; & l'on peut dire que son Tombeau devint le réfuge de tous les malades qu'on y amenoit de tous côtés, pour implorer la divine miséricorde & demander la guérison de leurs maux, par les intercessions & les mérites de saint Gombert.

Nous avons dit en la Vie de sainte Berthe, comme son saint Corps fut apporté en France, & posé proche de celui de sa très-chaste Epouse dans l'Abbaye d'Avenay, où il est encore présentement dans une belle Chasse d'Argent, son Chef étant dans un Buste de vermeil, enrichi de plusieurs pierres précieuses; & Dieu l'honore tous les jours de très-grands miracles.

Fin de la Vie de Saint Gombert.

LA VIE DE S. TRESAIN, CONFESSEUR,

Patron de Mareüil sur Marne, & Patron de l'Égliſe Paroiſſiale d'Avenay.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pays, de la Naiſſance de Saint Tréſain, & du Voyage qu'il fit en France.

SI l'Hybernie doit beaucoup à la France, pour avoir heureuſement contribué à ſa converſion à la foi de Jeſus-Chriſt, par le miniſtere & le zele de ſaint Germain d'Auxerre & de ſaint Loup, Évêque de Troyes, tous deux Prélats d'une rare doctrine & d'une éminente ſainteté; qui étant paſſé en Angleterre, pour y combattre & en chaſſer l'héréſie des Pélagiens, dont elle

étoit infectée, instruisirent saint Patrice & le gagnerent si parfaitement à Dieu, qu'il devint dans la suite l'Apôtre & le Patron de ce Royaume: La France sera toûjours redevable à l'Hybernie de lui avoir donné tant de grands hommes & de si saints personages, qui l'ont éclairée par l'éclat de leurs lumieres, & animée par l'exemple de leurs vertus & la sainteté de leurs vies, sans m'arrêter à en faire une curieuse recherche, ni vous rien dire de saint Colomban, qui étant sorti d'Hybernie avec douze de ses Religieux pour venir en France, où il bâtit plusieurs Monasteres en diverses Provinces, & y établit la discipline réguliere, & donna les regles de la perfection religieuse.

Je me contente pour preuve de cette vérité, de produire saint Trésain, dont j'entreprens d'écrire la vie; car ce Saint étoit Hybernois de naissance, issu d'honnêtes parens, assez accommodés des biens de la fortune: mais Dieu qui avoit de grands desseins sur sa personne, embrasa tellement son cœur des flâmes sacrées de son amour, & lui inspira le désir d'une si haute perfection, qu'il ne pensa qu'à se donner uniquement à lui, par un mépris généreux & général de toutes les ri-

cheſſes de la terre. Entendant un jour réciter ce commandement que Dieu fit autrefois à Abraham : * *Sortez de votre pays, de votre famille & de la maiſon de votre pere, & allez dans une terre que je vous montrerai.* Comme ſi ces paroles n'euſſent été dites que pour lui-même, il prit dès ce moment la réſolution, non-ſeulement de renoncer à tous ſes biens, & à toutes les vaines eſpérances du monde ; mais de ſortir même, comme ce Patriarche, de ſon propre pays, pour aller au lieu que le Ciel lui deſtinoit. Il communiqua ſon deſſein à ſes ſix freres, ſaint Gibrian, ſaint Téſan, ſaint Germain, ſaint Véran, ſaint Atran & ſaint Pétran, & à ſes trois ſœurs ſainte Trantle, ſainte Pomptie & ſainte Poſſenne, qui tous animés du même eſprit, partirent enſemble ſans autres ſecours que la protection de leurs Anges gardiens, qui les conduiſirent heureuſement en France, où Dieu les appelloit pour ſa gloire.

Ils furent bientôt informés des grands mérites de ſaint Remy, Archevêque de Reims, dont l'éclat & l'odeur des vertus ſe répandoient par tout le Royaume ; ils s'adreſſerent à ce ſaint Prélat pour rece-

* *Gen. chap.* 12. *v.* 1.

voir sa bénédiction, & pour apprendre de sa bouche, comme de celle de Dieu même, le chemin de la perfection chrétienne, & les lieux où ils devoient s'arrêter. Saint Remy les reçût avec beaucoup d'amour, de tendresse & de joye ; & ayant connu qu'ils n'avoient point d'autre dessein que de se donner tous à Dieu & se consacrer à son service, il leur marqua plusieurs endroits où ils pouvoient demeurer dans son Diocèse & aux environs, sur la Riviere de Marne. Saint Gibrian tourna du côté de Châlons, avec son frere saint Véran ; & saint Trésain, sans parler des autres, s'arrêta à Mutigny, petit Village situé sur une hauteur entre Ay & Avenay, au Diocèse de Reims. Ce fut là, où par un ordre exprès de la divine Providence, saint Trésain commença sa carriere, & jetta les prémiers fondemens de cette haute sainteté, qui le rendit si recommandable dans la suite, par un emploi le plus humiliant & le plus bas où il voulut bien se réduire ; car n'ayant jamais étudié aux Lettres humaines, & ne sçachant point encore la langue du pays, il se résolut de travailler en mercenaire, & de gagner sa vie à la sueur de son visage. Il s'adressa pour ce sujet à un habitant de Mutigny, qui le

prit à ſon ſervice & lui donna le ſoin d
ſes pourceaux ; quelques autres ont cr
qu'il choiſit lui-même ce vil emploi
pour vaquer plus librement à la conten
plation des choſes céleſtes & divines, pa
l'éloignement des hommes, & pour ſ
rendre plus conforme à ſaint Patrice
l'Apôtre de ſon pays, qui ayant été fai
eſclave dans ſa jeuneſſe, fut employ
pendant ſix ans à la garde de ces animaux
Quoiqu'il en ſoit, il s'acquitta avec tan
d'exactitude & avec une obéiſſance ſi fi
dele aux volontés de ſon maître, que c
Laboureur ne pouvoit aſſez loüer l'extrê
me bonté de ſon ſerviteur, ni admire
ſa diligence à garder ſon troupeau, qu
profitoit beaucoup plus entre ſes mains
que ceux de tous ſes voiſins.

Si ſaint Tréſain rempliſſoit tous ſe
devoirs envers les hommes, il n'oublioi
rien de ce qu'il devoit à ſon Dieu : ca
l'Hiſtorien de ſa vie remarque, qu'au-
tant de fois qu'on célébroit la ſainte
Meſſe, ou qu'on chantoit les divins Of-
fices à l'Egliſe de Mutigny, dédiée à ſaint
Martin Archevêque de Tours, il ne man
quoit jamais d'y aſſiſter avec une ſingu-
liere dévotion, ſe tenant à deux genoux
devant la porte, afin d'avoir toûjours
l'œil ſur ſon troupeau ; & s'occupant à la

considération des saints Mysteres avec une tendresse de cœur si sensible, qu'il fondoit quelquefois tout en larmes, dont les assistans étoient ravis.

CHAPITRE II.

Dieu donna à saint Trésain un ardent désir de se faire Prêtre, & la persécution qu'il souffrit avant sa promotion.

DIeu qui se plaît, dit le Roi Prophête, * à tirer les humbles du sein de la poussiere, & relever le pauvre de dessus le fumier, pour le placer avec les Princes de son peuple, inspira à saint Trésain un ardent désir d'être un jour promû à l'Ordre sacré de la Prêtrise, pour le servir avec plus de perfection aux saints Autels. Dans ce pieux dessein il s'appliqua si soigneusement à remarquer tout l'ordre du divin Office, qu'il apprit en peu de tems le chant & toutes les cérémonies de l'Eglise ; & comme il ne sçavoit pas la langue latine, le saint Esprit qui lui servoit de maître dans l'Oraison, lui donna par les lumieres d'une science infuse & miraculeuse, une connoissance des lettres humaines & des mysteres de la Religion assez parfaite,

* *Ps.* 112. *v.* 6 & 7.

pour être admis aux Ordres sacrés : qu'il est facile de devenir sçavant, quand on a Dieu pour Maître !

Cette faveur n'est pas si particuliere à saint Tréfain, qu'elle n'ait été communiquée à plusieurs autres, comme nous lisons de saint Benoît, qui ayant quitté ses études dès l'âge de dix-sept ans, pour se retirer dans la solitude & vaquer à l'oraison, devint si éclairé sous la conduite du S. Esprit, que S. Grégoire le Grand ne le louë pas seulement de son excellente sainteté & de ses fréquens miracles, mais aussi de sa doctrine, de la Regle qu'il composa avec tant de sagesse & du fruit de ses prédications, dont il convertit beaucoup d'idolâtres, & sans parler de quantité d'autres. S. Bernard, un des plus éloquens & des plus saints Docteurs de l'Eglise, disoit souvent, qu'il avoit eu pour maîtres les chênes & les arbres des forêts ; Dieu lui communiquant ses lumieres & ses secrets, au milieu de la solitude où il se retiroit : ce fut à cette même école où saint Tréfain étudia, & y apprit une science vraiement surnaturelle & divine.

Mais comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus qui conduisent à la perfection, à mesure que le Ciel communique ses dons à ses Saints, il les

éprouve par le feu des tentations pour les purifier comme l'or dans la fournaise, * & les tenir toûjours dans le centre de leur néant : ainsi de peur que saint Paul ne s'élevât en son cœur par l'excellence de ses hautes révélations, † Dieu voulut qu'il ressentit en sa chair un éguillon fatal, qu'il appelle l'ange & le ministre de satan pour le tourmenter ; il permit de même pour éprouver davantage la sainteté de Trésain, que certains habitans du Bourg d'Ay, ébloüis par l'éclat de ses vertus, qui condamnoit secrettement les désordres de leur vie libertine ; & jaloux de le voir dans l'estime de tout le monde, qui en étoit parfaitement édifié, résolurent de le faire sortir de la contrée ; & pour y réussir, ils allerent trouver saint Remy à Villenselve où ce Prélat faisoit sa visite, & lui firent de grandes plaintes du Saint, l'accusant de n'avoir qu'une dévotion apparente, couverte du masque de l'hypocrisie ; & que sous prétexte d'une piété feinte, il négligeoit son troupeau qui leur gâtoit tout, laissant fourager leurs prairies, leurs terres, & même les vignes à ses pourceaux ; & le sup-

* *Sag. chap. 3 v. 6.*
† *2. Cor. chap. 12. v. 7.*

plioient de le faire punir & chaſſer de leur pays. S. Remy qui étoit doüé d'une prudence toute céleſte, & qui pénétroit par une lumiere divine les ſecrets les plus cachez du cœur humain, connût auſſitôt de quel eſprit procédoient ces calomnieuſes plaintes; & ayant fait venir le Saint en préſence de ſes accuſateurs, il l'interrogea ſur tous les chefs qui lui étoient impoſés; mais il y répondit ſi juſtement & avec tant de douceur, que S. Remy fut obligé, à la honte de ſes ennemis, de condamner leur malice & de déclarer ſon innocence; & reconnoiſſant ſa vertu, & les graces dont le Ciel avoit orné ſon ame, il l'exhorta à la perſévérance dans la piété, & à continuer toûjours ſes exercices de dévotion, l'aſſurant que Dieu, s'il étoit fidele à ſes devoirs, ne l'abandonneroit jamais. Notre Saint auſſi joyeux d'avoir ſouffert pour la juſtice, que content de ſon innocence, reçût la bénédiction de ſon Prélat & s'en retourna à Mutigny, où étant monté au lieu qui s'apelle encore aujourd'hui la Montagne de S. Tréſain, & jettant les yeux ſur le Bourg d'Ay, touché de compaſſion, comme Jeſus-Chriſt à la vûë de Jéruſalem, il prédit le malheur de ceux qui l'avoient injuſtement accuſez; & comme après

après l'âge de trente ans, eux & toute leur postérité seroient réduits à un tel excès de misere, qu'ils seroient contraints de demander l'aumône de porte en porte, comme il arriva par une juste punition du Ciel.

Quelques Auteurs ont écrit, que par une inspiration divine & pousſé d'un esprit de zele pour le salut de ses ennemis, il avoit demandé ce châtiment à Dieu; afin que l'affliction & la pauvreté leur ouvrant les yeux, ils reconnussent leur faute & en fissent pénitence, pour en obtenir le pardon. Il est toûjours certain que la malédiction de Dieu tomba sur eux, & qu'ils apprirent par une funeste expérience, combien il est dangereux de s'attaquer à ses serviteurs, puisqu'il punit si sévérement les injures & les outrages qu'on leur fait, pendant qu'il les favorise de l'abondance de ses graces, comme il fit à S. Trésain, qu'il combla de tant de bénédictions & de si singulieres faveurs, qu'ayant rendu un compte très-fidéle à son Maître du troupeau dont il lui avoit donné la garde, qui étoit visiblement augmenté entre ses mains & pris congé de lui, il ne pensa plus qu'à suivre les mouvemens sacrez du Saint Esprit, qui le destinoit à de plus grandes choses,

& à se rendre digne de l'Ordre de la Prêtrise qu'il désiroit ardemment, pour servir l'Église avec une plus éminente sainteté.

CHAPITRE III.

Saint Tréfain reçoit les Ordres sacrez.

CE n'est pas toûjours un crime de souhaiter les dignités de l'Eglise. S. Paul écrivant à son cher Timothée, dit: * *Que si quelqu'un souhaite l'Épiscopat, il désire une œuvre & une fonction sainte.* En effet, lorsque la vanité, l'ambition ou l'intérêt n'ont aucune part à ce désir, mais seulement la gloire & le service de Dieu; c'est un zele digne d'un homme & d'un Saint que le Ciel destine, comme Aaron, † à cet honneur qui l'éleve au-dessus des autres. Ce fut dans ce sentiment & animé de ce juste motif, que S. Tréfain brûlant d'un saint désir du Sacerdoce auquel il se sentoit appellé, alla trouver S. Genebault, Evêque de Laon, neveu de S. Remy, pour lui découvrir son cœur, & lui faire connoître les empressemens sacrez que Dieu lui donnoit pour cet auguste Ministere; ce saint Evêque le reçût avec beaucoup d'humanité, &

* 1 *Tim. ch.* 3. *v.* 1. † *Heb. ch.* 5. *v.* 4.

ayant éprouvé le caractere de son esprit, & reconnu par la douceur de sa conversation toute sainte les dons & les vertus dont le Ciel avoit orné son ame, & quoi qu'il n'eût jamais fréquenté les écoles, il étoit doüé d'une science divinement infuse, qui le rendoit capable de recevoir tous les Ordres sacrez ; il le conduisit à Reims & le présenta à S. Remy son oncle, lui faisant connoître sa rare probité, sa dévotion solide, sa sagesse, sa candeur, & tout ce qu'il avoit remarqué en sa personne : Le saint Archevêque qui l'avoit vû à son arrivée en France avec ses freres & ses sœurs, qui l'avoit depuis défendu contre les artificieuses calomnies des Bourgeois d'Ay, & qui avoit connu par lui-même & admiré les talens que le Ciel lui avoit si miraculeusement départis, lui conféra avec joye les Ordres sacrez, selon les tems commandez par les saints Canons, & le retint auprès de sa personne jusqu'a son entiere Ordination, prenant un merveilleux plaisir à son entretien, dont il étoit très-édifié ; il voulut même l'instruire avec S. Genebaut, des cérémonies qu'on observe dans la célébration des divins Mysteres ; & comme ces deux illustres Prélats lui avoient servi de maîtres avant sa consécration, ils lui firent

l'honneur de lui ſervir d'aſſiſtans à ſon premier Sacrifice.

On ne peut aſſez dignement exprimer avec quelle dévotion & quelle tendreſſe de cœur, il dit ſa premiere Meſſe; les larmes abondantes qui coulerent de ſes yeux pendant cette auguſte action, ſeront des marques éternelles de l'amour divin dont ſon cœur étoit ſaintement embraſé; en offrant ſur nos Autels le Sacrifice de notre rédemption, il s'offrit mille fois lui-même comme un holocauſte au Pere Éternel, & parût ſi pénétré de la grandeur de ces ſaints Myſteres, que tous les aſſiſtans en furent touché d'une dévotion vraiement ſenſible.

Saint Tréſain devenu un homme nouveau par la dignité dont il venoit d'être revêtu, penſa à commencer une nouvelle vie, pour ſe rendre digne de la ſainteté d'un ſi haut Miniſtere; & comme s'il n'eût encore rien fait, quoiqu'il fût très-avancé dans la vertu, il redoubla avec beaucoup de ferveur ſes jeûnes, ſes veilles, ſes aûſtérités & ſes pénitences, s'adonnant continuellement à l'oraiſon & à la priere, ne pouvant ſe laſſer d'admirer avec une humble reconnoiſſance l'infinie bonté de Dieu, & la faveur qu'il lui avoit faite de le tirer de la garde des pour-

ceaux, pour l'élever sur le chandelier de son Eglise, & en faire un Ministre de ses sacrez Autels.

S. Remy bien content de son nouveau Prêtre, l'envoya au Village de Mareüil sur Marne, & lui donna le soin de cette Paroisse ; S. Trésain accepta volontiers cette commission de son Prélat & de son Protecteur, & après lui avoir rendu ses actions de graces & à S. Genebaut son neveu, il se rendit à son Eglise dédiée à S. Hilaire, Evêque de Poitiers, dont il prit possession, & la gouverna avec une vigilance vraiement pastorale, rendant à ses Paroissiens qu'il portoit dans son cœur, tous les devoirs d'un Pasteur saintement zelé pour leur salut, les instruisant & prêchant avec des paroles si pleines d'onction & d'amour, qu'il étoit aisé de voir que sa doctrine étoit toute céleste, & que Dieu parloit par la bouche de son serviteur : il les exhortoit sur-tout à fréquenter les Sacremens, & à s'en approcher avec les dispositions convenables à la sainteté de ces redoutables Mysteres ; il travailloit sans cesse à déraciner les vices, à détruire le blasphême, appaiser les dissentions, étouffer les inimitiés, & réconcilier avec tant de soin ceux qui étoient en querelle, qu'il mérita justement le

nom de *Pere de la Paix* : Il les visitoit souvent étant malades, les consoloit dans leurs afflictions, les assistoit dans leurs besoins, soulageant les pauvres, soûtenant les foibles, encourageant les lâches, fortifiant les timides, animant les fervens, & se faisant tout à tout pour les gagner tous à Jesus-Christ. Ces Paroissiens charmez de la charité bienfaisante de leur Pasteur, qui se dépoüilloit lui-même pour les revêtir, lui donnoient libéralement de leurs biens & lui faisoient beaucoup de présens qu'il distribuoit aux pauvres, ne se réservant presque rien pour sa propre subsistance, afin de les assister, comme il le fit bien paroître dans la donnation d'un Pré assis au Terroir d'Ay, qui s'appelle encore aujourd'hui le Pré de S. Tresain, qu'un de ses Habitans lui fit, & qu'il donna aussi-tôt à son Eglise, pour en secourir les nécessiteux.

CHAPITRE IV.

Les Miracles que saint Tresain fit depuis son Ordination.

SAint Tresain paroissoit tellement occupé au gouvernement de sa Paroisse de Mareüil, qu'il sembloit n'avoir des yeux & des mains que pour veiller à sa conduite & travailler à sa sanctification ;

la charité néanmoins dont brûloit ſon cœur n'ayant point de borne, ne lui permit pas d'oublier l'Egliſe de Mutigny, à laquelle il eût toute ſa vie une ſinguliere dévotion, comme au lieu où il avoit reçû de plus grandes faveurs du Ciel, & où Dieu lui avoit inſpiré le deſſein de ſe faire Prêtre, & l'avoit miraculeuſement inſtruit pour l'en rendre digne; il y alloit ſouvent célébrer la ſainte Meſſe en action de graces de tant de bienfaits, & pour avoir occaſion d'inſtruire & conſoler ceux qui l'avoient ſi favorablement reçû à ſon arrivée en France. Dieu approuva ſa dévotion, & pour marquer combien elle lui étoit agréable, il l'honora de pluſieurs miracles qu'il fit en ſa faveur; car s'en retournant un jour à Mareüil, après avoir célébré la ſainte Meſſe avec une dévotion toute extraordinaire, il ſe trouva tellement abattu, qu'il fut contraint de ſe coucher par terre, où s'étant endormi preſſé d'un doux ſommeil, il fut extrêmement ſurpris de voir en s'éveillant, que ſon bâton qu'il avoit planté dans la terre y avoit pris racine, & étoit devenu un grand arbre, au pied duquel il apperçût par un miracle nouveau, qu'une ſource d'une eau très-claire rejailliſſoit, quoique le lieu fut aride & fort ſec, &

qu'auparavant il n'y en eût aucune apparence. Cette fontaine miraculeuſe ſe voit encore aujourd'hui au haut de la Montagne de Mutigny, dont les eaux ont ſouvent été ſalutaire pour diverſes maladies. L'Hiſtoire nous faiſant foi, que pluſieurs malades de fiévres differentes, en ayant bû par dévotion, implorant la divine miſéricorde, par les mérites de ſaint Tréſain, avoient été guéris.

L'amour de S. Tréſain, qui avoit tous les caracteres que l'Apôtre ſaint Paul * donne à la charité, ne ſe contenta pas de procurer du bien à tous, mais il s'étendit juſqu'à empêcher qu'on ne fit mal à perſonne; c'eſt pourquoi il pria inſtamment notre Seigneur, que cette eau qu'il avoit donné par miracle pour l'utilité de ceux qui en boiroient avec confiance, ne pût être aucunement nuiſible. Sa priere fut ſi efficace, que ſon Hiſtorien raporte, qu'aucune choſe dérobé, comme chair, fruits, légumes, &c. ne pouvoient cuir dans l'eau de cette fontaine, à laquelle il ſemble que Dieu avoit voulu qu'on portât quelque ſorte de reſpect, comme il le fit connoître par ce qui arriva à une femme, qui étant allée laver des linges ſales à cette fontaine, l'eau devint rouge

* 1. *Cor ch.* 13.

comme

comme du ſang, dont les linges parurent tout teints ; cette pauvre femme extrêmement étonnée, reconnut ſa faute & en demanda pardon à S. Tréſain ; & auſſi-tôt l'eau & les linges reprirent leur couleur naturelle.

Je ne puis encore obmettre, que cet arbre miraculeux qui s'étoit formé en un moment du bâton de S. Tréſain, ſe conſerva pluſieurs années dans ſon entier, avec l'admiration de tout le monde ; & l'ancien Auteur qui nous a laiſſé ſa vie par écrit, remarque qu'on le voyoit encore de ſon tems, & ajoûte pour confirmation de cette merveille, qu'un des habitans de Mutigny en ayant oſé couper une partie pour s'en ſervir à quelque bâtiment, il ne lui fut pas poſſible de l'employer à ſon deſſein, & que par un juſte châtiment du Ciel qui voulut punir ſa témérité, il fut frappé d'une maladie ſi violente, qu'elle l'emporta le ſeptiéme jour au tombeau, Dieu vengeant ainſi exemplairement l'injure qu'on fait à ſes Saints, & le mépris qu'on a pour ſes faveurs.

Mais le plus grand de tous les miracles de S. Tréſain, c'eſt S. Tréſain même, dont les actions & la vie furent toûjours très-ſaintes ; auſſi Dieu voulut lui donner

la récompense de ses travaux, & couronner ses vertus & ses mérites par une mort bienheureuse.

CHAPITRE V.

Mort de Saint Tréſain & de la ſépulture de ſon corps.

LE Prophête Ezechiel * après nous avoir décrit d'une maniere vraiement divine toutes les particularités de cette admirable visión, qu'il eût la cinquiéme année de la captivité du Roi Joachim en Babylone, & marqué la nature & la forme de ces quatre animaux mistérieux qu'il vit au milieu d'un feu qui lui parût dans le Ciel; il dit, que chacun d'eux marchoit droit devant sa face, & qu'ils alloient où l'impétuosité de l'esprit les portoit, sans retourner en arriere. Voilà une figure bien naturelle de la conduite des Saints sur la terre, plus ils avancent en âge, plus ils avancent en la vertu; persuadez selon la parole de J. C. que de ne pas avancer dans le chemin de la perfection, c'est reculer dans les voyes du salut; ainsi ils marchent toûjours devant eux, pousſé par le divin Esprit qui les conduit, sans que rien les arrête où les fasse retourner en arriere: c'est aussi la difference qui se trouve entre les justes

* *Chap.* 1.

ſous les loix de la grace, & les hommes qui n'agiſſent que par les mouvemens de la nature : plus ceux-ci approchent de leur fin, plus ils s'affoibliſſent & ſe relâchent dans leur courſe ; au lieu que ceux-là approchant de la mort, reprennent de nouvelles forces, raniment leur courage, & redoublant leurs auſtérités & leurs pénitences, ils travaillent avec plus d'ardeur à leur ſanctification.

C'eſt ce que l'on remarqua ſenſiblement dans S. Tréſain ſur les derniers jours de ſa vie ; ce Saint caſſé de vieilleſſe, accablé de travaux, & ſuccombant ſous le poids de ſes infirmités, au lieu de chercher du repos, il s'occupoit avec plus d'aſſiduité & de zele au ſervice de Dieu & au ſalut du prochain ; & oubliant avec l'Apôtre S. Paul tout ce qu'il avoit fait, il n'eût des déſirs & des penſées que pour acquérir de nouveaux mérites par de plus ſaintes actions, & ſe diſpoſer à une précieuſe mort.

Dans ces diſpoſitions toutes ſaintes, Dieu qui vouloit récompenſer la fidélité de ſon Serviteur, & lui donner la couronne de juſtice qu'il a promis à ceux qui ayant legitimement combatu, achevent heureuſement leur courſe ; lui envoya une fiévre fort violente qui lui fit bientôt

connoître qu'il vouloit le délivrer de la prison de son corps, & l'appeller à lui ; notre Saint accepta cette maladie avec une soumission vraiement chrétienne, & lui en ayant rendu de très-humbles actions de graces comme d'une faveur bien signalée, il envoya prier tous les Curés ses voisins de le venir voir pour prendre congé d'eux & leur dire le dernier adieu. Comme S. Tréfain s'étoit acquis l'estime & la vénération de tous ses Confreres par la sainteté de sa vie, ils se rendirent aussitôt auprès de lui pour apprendre de sa bouche les sentimens de son cœur ; le malade les voyant autour de son lit, leur dit d'un visage joyeux & serain : *Je sçai que l'heure de ma mort s'approche, & qu'il est tems de me disposer à partir de ce monde, afin de m'unir pour jamais à Jesus-Christ. Je ne puis assez reconnoître la bonté divine d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses Ministres, tout indigne que je sois ; & j'ai une extrême douleur de m'être acquitté d'un si haut ministere avec si peu de ferveur & de dévotion : me confiant néanmoins à la miséricorde du Seigneur, j'espere que par l'assistance de vos prieres, il me pardonnera les fautes que j'y ai commis.* Puis il les exhorta avec beaucoup de tendresse & de larmes, de travailler infatigablement au salut des ames que Dieu

avoit confiées à leur conduite, s'assurant d'une récompense éternelle dans le Ciel; & comme la dignité de Pasteur & de Prêtre dont ils étoient honorez, les élevoient infiniment au-dessus de leurs peuples, elle les obligeoit à une plus haute perfection, & à se distinguer d'eux par l'exemple de leurs actions, par l'innocence de leurs mœurs, & par la pratique de toutes les vertus attachées à la sainteté de leur état. Après ce fervent discours, il suplia qu'on lui donnât le sacré Viatique, qui lui fut apporté sans retardement; & aussi-tôt qu'il apperçût le très-Saint Sacrement dans sa chambre, il se jetta à deux genoux par terre; & les mains jointes, le cœur embrasé d'amour & les yeux attachez sur la sainte Hostie, il prononça ces divines & touchantes paroles, que j'ai bien voulu rapporter au naturel, sans y rien changer. *Je vous saluë, ô esperance très-assurée de notre salut: je vous saluë ô gage très-certain de notre félicité: je vous saluë chair très-sainte de mon Sauveur, que j'aime & que j'estime incomparablement plus que l'or & que toutes les pierres précieuses de la terre, qui m'êtes plus douce & plus agréable que le miel, & que toutes les douceurs du monde: je vous saluë sang très-précieux de mon Sauveur, qui avez été répandu pour notre salut, & donné*

pour laver les taches de nos péchez : je vous ſaluë & vous adore ô mon doux Sauveur & Rédempteur Jeſus-Chriſt, Fils du Dieu vivant, & vous prie qu'en cette derniere heure votre vertu divine me défende contre tous les aſſauts de l'ennemi, & que votre miſericorde daigne m'admettre aujourd'hui en votre ſaint Royaume, comme le moindre & le dernier de tous vos ſerviteurs. On ne put l'entendre parler d'une maniere ſi tendre & ſi amoureuſe, ſans verſer une abondance de larmes ; tout le monde qui aſſiſta à cette pieuſe cérémonie reconnoiſſant viſiblement que le S. Eſprit animoit ſon cœur, & parloit par ſa bouche. Il reçût dans cette humble poſture le très-Saint Sacrement, avec une dévotion qu'il ſeroit difficile d'exprimer ; & demanda enſuite l'Extrême-Onction qu'il reçût de même, avec une grande préſence d'eſprit & dans des ſentimens d'une piété tout à fait exemplaire : & quelques momens après, les yeux élevez au Ciel, il rendit ſon ame à ſon Créateur, pour s'unir à lui ſans s'en ſéparer jamais. Son corps exhala une ſi douce & ſi agréable odeur, que tous les aſſiſtans en furent embaumez ; Dieu voulant par là faire connoître que le Saint avoit été pendant ſa vie à toute l'Egliſe, comme parle l'Apôtre, * la bonne odeur

* 2 Cor. *chap.* 2. *v.* 15.

de J. C. par la douceur de ſes vertus.

La mort de S. Tréſain arriva le 7 Février, jour auquel on ſolemniſe ſa Fête dans l'Abbaye & le Bourg d'Avenay, où ſon corps fut apporté miraculeuſement, pour y être inhumé comme je le vais dire, ſur le rapport de ceux dont nous avons tiré ce Recueil. Le Saint avant ſon décès n'ayant rien ordonné pour le lieu de ſa ſépulture, les ſentimens furent partagez en cette rencontre ; une grande partie vouloit qu'il fut enterré, comme il étoit naturel, dans ſon Egliſe de Mareüil, qu'il avoit ſervi depuis ſon Ordination, & le lieu le plus ordinaire de ſa demeure & de ſes dévotions ; mais il ne fut pas poſſible de lever ſon corps, à cauſe de ſa grande peſanteur. Ce miracle fit changer de deſſein, & quelques uns propoſerent de le porter dans une petite Chapelle conſacrée à Dieu en l'honneur de la ſainte Croix, où eſt preſentement bâtie l'Abbaye d'Hautvillers, diſtante d'environ deux lieuës de Mareüil ; mais quelqu'effort qu'on pût faire, le corps du Saint demeura toûjours immobile. Dans un cas ſi extraordinaire & merveilleux, les Prêtres aſſemblés pour les Obſeques de ce Saint, inſpirez par le même eſprit qui inſpira autrefois les Philiſtins, prirent la

même réſolution que les Principaux de ce peuple idolâtre, lorſqu'il fut queſtion de renvoyer l'Arche d'alliance dans les terres d'Iſraël : ils mirent avec reſpect le corps du Saint ſur un char, environné de quantité de flambeaux & attelé de deux Geniſſes, & l'abandonnerent à la conduite de ces deux animaux ; & comme dans la remarque de l'Écriture, * les deux Geniſſes qui conduiſoient l'Arche d'alliance, la porterent droit à Bethſames, ſans tourner ni à la droite ni à la gauche : ainſi celles qui tiroient le char où étoit élevé le corps de S. Tréſain, allerent droit au Bourg d'Avenay où elles s'arrêterent, ſans qu'il fut poſſible de les faire paſſer outre ; ce qui fit connoître à tout le monde que c'étoit le lieu que Dieu avoit deſtiné, & que le Saint avoit choiſi pour ſa ſépulture : il y fut inhumé dans l'Égliſe Paroiſſiale, avec toute la pompe & la ſolemnité poſſible. Depuis ce miracle l'Egliſe changea de nom, & fut dédiée à S. Tréſain, que le Bourg d'Avenay reconnoît pour ſon Patron & Protecteur, dont il reçoit tous les jours pluſieurs faveurs. J'ai déja dit dans la vie de ſainte Berthe comme Artalde, Archevêque de

* 1 *Liv. des Rois chap.* 6.

Reims, fit la Tranſlation du corps de S. Tréſain, de l'Egliſe de la Paroiſſe dans celle de l'Abbaye, où il eſt conſervé avec beaucoup de vénération dans une Chaſſe d'argent, ſon Chef étant ſeparément dans un Buſte, partie d'argent & partie de vermeil, enrichi de pluſieurs pierres de prix : on en célébre la Fête tous les ans le ſeiziéme jour de Novembre. Dieu a fait de grands miracles en faveur de ceux qui l'invoquent avec confiance, & l'on a éprouvé pluſieurs fois ſon ſecours. Lorſque les pluyes trop abondantes innondoient les biens de la terre, on portoit ſa Chaſſe en Proceſſion, & on voyoit auſſi-tôt ceſſer la pluye, & le tems devenir ſerain. C'eſt ainſi que la Providence divine a procuré des Patrons differens en divers lieux, pour ſoulager les hommes par leurs mérites, & ſecourir ceux qui les reclament dans leurs beſoins : mais plus particulierement afin qu'imitant leurs vertus & ſuivant leurs exemples, ils ſe rendent dignes de la gloire qu'ils ont méritez par la ſainteté de leur vie.

FIN.

Scriptor qui ſcripſit, cum Chriſto vivere poſſit.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Livre.

LA VIE DE Ste BERTHE.

CHAPITRE PREMIER.

LA naissance, l'éducation & la conduite de Sainte Berthe jusqu'à son Mariage. page 1

CH. II. *Sainte Berthe épouse le Prince Gombert, & conserve sa virginité.* 8

CH. III. *Sainte Berthe fait bâtir l'Abbaye d'Avenay par une révélation du Ciel, où elle se retire après s'être séparée de son Époux.* 14

CH. IV. *Sainte Berthe est avertie par la sainte Vierge de mettre des Religieuses dans son Monastere.* 20

CH. V. *De la Fontaine miraculeuse, & des autres miracles de sainte Berthe.* 28

CH. VI. *Le Martyre de sainte Berthe.* 36

TABLE.

CH. VII. *De l'étrange punition des assassins de sainte Berthe, & du pardon que Montie obtint allant chercher le Corps de saint Gombert.* 46

CH. VIII. *Des honneurs rendus à sainte Berthe après sa mort.* 54

CH. IX. *De la Translation des Corps de Ste. Berthe & de S. Gombert.* 61

CHAP. X. *Des Miracles arrivés depuis la Translation du Corps de sainte Berthe.* 68

LA VIE DE S. GOMBERT.

CHAP. I. *DE la Noblesse, Naissance, Éducation, & des études de saint Gombert.* 81

CH. II. *Son Mariage avec sainte Berthe, & la vie sainte qu'ils menerent ensemble.* 87

CH. III. *Séparation de S. Gombert & de sainte Berthe son Épouse.* 95

CH. IV. *Du Monastere que S. Gombert fit bâtir à Reims.* 97

CH. V. *Des Miracles de S. Gombert.* 101

CH. VI. *Du voyage de saint Gombert en Écosse.* 107

CH. VII. *Le Martyre de S. Gombert.* 113

LA VIE DE S. TRÉSAIN.

CHAP. I. *DU Pays, de la Naissance de saint Tréſain, & du Voyage qu'il fit en France.* 118

CH. II. *Dieu donna à saint Tréſain un ardent déſir de ſe faire Prêtre, & la perſécution qu'il ſouffrit avant ſa promotion.* 123

CH. III. *Saint Tréſain reçoit les Ordres ſacrez.* 128

CH. IV. *Les Miracles que ſaint Tréſain fit depuis ſon Ordination.* 132

CHAP. V. *Mort de ſaint Tréſain, & de la ſépulture de ſon Corps.* 136

Fin de la Table.

6TM3657
21AG17